n° 7 J 332

LE SEPTUAGÉNAIRE

OU

LES DEUX NAISSANCES,

DRAME EN QUATRE ACTES;

Par MM. Merville et Gustave Albitte,

MUSIQUE DE M. ALEX. PICCINI.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 12 AOUT 1834.

A PARIS,

CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.

N° 68. TOME III. 18

128965-C

Digitized by Google

PERSONNAGES	ACTEURS.
M. D'ESCAS, Président d'un tribunal (lieutenant-civil)	MM. Joseph.
Le Vicomte ARTHUR DE LUCEL, son pupille	Henri.
Un Médecin	Cudot.
MICHEL, enfant trouvé, recueilli par d'Escas	Raymon.
LÉONTINE, Femme de d'Escas	Mmes Estelle.
Mlle LOUISE, son amie	Caroline.
JULIE, femme de chambre de Léontine	Chéza.
Une autre Femme de chambre	Mélanie.

Amis de D'Escas et d'Arthur, Paysans, Domestiques, etc.

La scène se passe dans le voisinage d'une petite ville de province, en 1780.

Nota. S'adresser pour la musique chez l'auteur.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Digitized by Google

LE SEPTUAGÉNAIRE.

ACTE PREMIER.

Un salon de campagne.

SCÈNE PREMIERE.

On entend dans le lointain une cloche d'église.

MICHEL, *à une fenêtre.*

Pierre! chasse-moi tous ces pauvres, tous ces gueux-là. Je leux y ai donné à tre-tous. S'ils n'veulent pas s'en aller, dis leux y que j'vas descend'e un peu, et y voiront qu'on n'a pas une bonne paire de bras pour les t'nir à rien faire. (*Le carillon cesse. Revenant en scène.*) Bien! les mendians m'ont entendu; i s'en vont. C'est qu'i m'connaissent. Ce bon monsieur le lieutenant-criminel, parce qu'i fait baptiser son fils, parce que c'est ici un jour de fête, c'est pas eune raison pour qu'on ruine eune maison : Michel, que m'a dit mon maître, tu n'viendras pas au baptême. Dans l'bon tems que j'sommes, dit-i, l'y a beaucoup d'pauvres; tu resteras pour leux y distribuer des secours : je suis heureux, je veux que tout l'monde le soye. A chacun six-blancs et une miche : surtout ne r'fuse personne, donne à tout c'qui s'présentera. — Monsieur le lieutenant-criminel, que je lui ai répondu, vous ne voulez pas que j'assiste au baptême de monsieur vot' fils; ça m'fait d'la peine, beaucoup d'peine..... mais j'suis content, je suis content de la confiance que vous m'témoignez. Alors, je m'suis mis à distribuer loyalement c'qui m'avait laissé... si bien que j'ai vu les derniers six-blancs et la dernière miche..... mais j'ai pas vu l'dernier pauv'e : bonsoir! qu'on s'en aille à présent... ou, ma foi! j'tape. D'ailleurs, i m'aviont fait eune farce : ayant vu comme je donnais sans r'garder, se sont-i pas avisés de changer d'habits les uns avec les aut'es et de r'venir à la charge? D'abord, je n'y ai vu qu'du feu; mais à la fin, en donnant à un manchot, je l'ai r'connu pour avoir été boiteux un quart-d'heure avant, et j'soupçonne même qu'eune première fois il s'était présenté en aveugle. O mendians, va! trucheurs! vous pouvez vous vanter d'être bien peu délicats.

SCENE II.

MICHEL, LE MÉDECIN.

MICHEL, *sans regarder.* Qui est-ce qui est là? allez-vous-en, allez; n'y a pas de bien à vous faire.

LE MÉDECIN. Eh! qu'est-ce que tu dis? à qui diable en as-tu?

MICHEL. Ah! c'est vous? Pardon, monsieur l'docteur : j'vous prenais pour... (*A lui-même.*) Est-on bête! est-on bête, des fois!

LE MÉDECIN. Où est ta maîtresse, madame d'Escas?

MICHEL. Madame est avec monsieur, car i n'la quitte guère : c'est tout simp'e un vieux mari, ça n'peut s'fier qu'à moitié à eune jeune femme.

LE MÉDECIN. Où sont-ils enfin?

MICHEL. A la paroisse : i font baptiser monsieur leux fils, le petit lieutenant-criminel. En a-t-i échappé d'eune belle, c't'enfant-là! sans vous i n'aurait, mordi! pas reçu le baptême; i partait tout simplement ondoyé. Mais, à présent, il est monstrueux il est de toute beauté! et c'est à vous qu'on doit ça; et pour c'te cure-là, i n'vous a pas fallu trois mois, car le cher petit n'a aujourd'hui que quatre-vingt-neuf jours. Ah! vous êtes terriblement savant.

LE MÉDECIN. Eh! dis-moi : y a-t-il longtems qu'ils sont partis pour la cérémonie.

MICHEL. Mais oui, il y a déjà pas mal de tems : i n'vont pas tarder à r'venir.

LE MÉDECIN. Je vais les attendre.

MICHEL. Oui, attendez-les. Tenez, v'là eune chaise, assoyez-vous. (*Au moment où le médecin va pour s'asseoir, il lui retire la chaise.*) J'suis-t-i bête, moi! j'suis-t-i bête?

LE MÉDECIN, *qui a pensé tomber.* Mais passablement.

MICHEL, *lui donnant un fauteuil.* Eune chaise à un homme comme vous! mettez-vous là-dessus : ça n'est déjà pas trop bon, j'voudrais vous voir su un canapé.

LE MÉDECIN, *riant.* Merci, merci.

MICHEL. Pisque j'vous tiens là, j'ai ben envie d'profiter d'la circonstance pour faire eune consulte.

LE MÉDECIN, *riant encore.* Quoi, sur ta santé! Mais tu te portes comme le Pont-Neuf.

Digitized by Google

MICHEL. J'en ai l'air peut-être..... mais c'n'est pas ça, c'n'est pas ça du tout.

LE MÉDECIN. Qu'éprouves-tu ?

MICHEL. Ah dame ! voyez-vous...

LE MÉDECIN. Tu as de l'appétit ?

MICHEL. N'm'en parlez pas ; j'en suis honteux : j'mange comme t'ois.

LE MÉDECIN. Tu travailles de bon cœur ?

MICHEL. Pour ça, Dieu merci ! j'peux dire que je n'suis pas faignant. Informez-vous dans l'village, tout l'monde vous dira : Michel est pas faignant... bien s'en faut. Mais j'ai des ébarluettes devant l'zyeux... j'entends comme des aboudissemens dans ma tête..... boum ! boum ! et pis : bzz ! Des fois, j'ai des envies d'sauter, d'danser, d'cabrioler... quoi, comme un estuberlu, comme un vrai fou ; dans d'aut'es momens j'suis trisse, trisse... j'ai comme qui dirait un poids, là, qui m'étouffe : quand ça m'prend, j'pleur'rais volonquiers comme un veau qu'a perdu sa mère... Qui m'verrait dans ces états-là dirait : C'garçon-là est un imbécille.

LE MÉDECIN, *riant*. On te ferait tort ; ton sommeil est bon ?

MICHEL. ...L'sommeil... pas trop mauvais... si c'nest les rêves. Ah ! des rêves !... un enfer, quoi !

LE MÉDECIN. Quel âge as-tu ?

MICHEL. J'crois qu' j'suis dans l'zenvirons d'ma vingt-cinquième. (*Avec un peu de honte.*) J'sais pas au juste.

LE MÉDECIN. Le bon monsieur d'Escas t'a recueilli.

MICHEL. Oui.

LE MÉDECIN. C'est un bien digne homme.

MICHEL. Ah ! ça, je m'j'ett'rais au feu pour lui.

LE MÉDECIN. Il tarde bien à venir. Je vais à sa rencontre.

MICHEL. Eh ben ! allez-y. (*Le retenant.*) Mais, dites donc, monsieur le docteur...

LE MÉDECIN. Quoi ?

MICHEL. Eh bien... pour ma maladie... qu'est-ce qu'i faut que j'fasse ?

LE MÉDECIN. Il faut te marier : je te réponds que ça te guérira.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MICHEL, *puis* JULIE.

MICHEL, *seul*. Me marier ! i s'moque : un pauvre diable comme moi n'se marie pas... Qu'est-ce qui vourait de lui ? O Dieu ! pourtant eune femme... (*Avec passion.*) Eune femme qui s'rait à moi..... à moi ! (*Exalté.*) Oui, non d'un p'tit bonhomme ! oui, il a raison..... J'sens qu'ça m'guérirait. (*Julie entre.*) En v'là eune... femme ! en v'là eune !.. All' n'est pas d'la première jeunesse... ni d'la première beauté ; ah ! ça n'fait rien... c'est eune femme, c'est eune femme !

JULIE, *appelant*. Michel !...

MICHEL, *à part*. A m'appelle !.. Oh ! que sa voix est douce !

JULIE. Michel !...

MICHEL. Mam'zelle Julie ? (*A part.*) Encore, c'est qu'alle est d'moiselle. (*Haut.*) Qu'est-ce que y a pour vot' service ? Parlez, j'vous en prie.

JULIE. On n'est pas de retour de la paroisse ?

MICHEL. Est-ce que n'en venez pas, vous, mam'zelle ?

JULIE. Non ; je viens du couvent des Cordeliers... où je me suis confessée.

MICHEL, *à part*. Alle est un peu bigote, la chère demoiselle.

JULIE. Je vais dans ma chambre... Quand on sera revenu...

MICHEL, *l'interrompant*. Dans vot' chamb'e qui est si gentille et si prop'e... proche de celle de madame.

JULIE. Hélas ! oui, mon ami.

MICHEL, *à part*. Son ami ! oh !

JULIE, *continuant*. Quand on sera revenu, dis-je, je vous prie de vouloir bien me le faire savoir... et d'avertir aussi monsieur... Il faut absolument que je lui parle en particulier.

MICHEL. En particulier ?... à monsieur ?

JULIE. Oui, mon ami : à lui... à lui seul.

MICHEL. Oh !... ah ! mam'zelle Julie... je voudrais bien aussi, moi, vous parler... en particulier... à vous seule.

JULIE. Vous, mon cher enfant ?

MICHEL. Dame ! mais un jour où vous revenez d'confesse... ne s'rait pas un jour bien choisi... une autre fois.

JULIE. Quand vous voudrez. N'oubliez pas ma commission, je vous en conjure...

MICHEL. Non, j'ne l'oublierai pas, non, mam'zelle, vous pouvez y compter.

JULIE. Merci... adieu, mon ami.

MICHEL. Adieu, mam'zelle. (*Elle sort.*) Femme délicieuse, va ! (*Musique dehors.*) Mais v'là le baptême.

SCENE IV.

MICHEL, M. D'ESCAS, LÉONTINE, LE MÉDECIN, LE PARRAIN ET LA MARRAINE, *Amis de M. d'Escas*, DOMESTIQUES, etc.

MICHEL, *regardant entrer*. En v'la-t-i, des femmes, en v'la-t-i ! et de toutes les couleurs. Ah ! l'docteur a raison ; faut qu'je m'marie... c'est là le vrai r'mède à mon infirmité.

Digitized by Google

D'ESCAS, *avec émotion*. Mes amis, vous qui venez d'assister à cette pieuse et touchante cérémonie, le premier bienfait de l'institution sociale envers ce pauvre et faible enfant. (*Au parrain et à la marraine.*) Vous qui venez de m'aider à lui choisir le culte que dans tout le cours de sa vie il rendra à son Créateur, vous me supposez bien heureux; ah! que vous êtes, toutefois, loin de la réalité! Mon fils!... c'est un nouvel avenir qui s'ouvre après mon avenir fermé par l'âge; ce sont des jours, désormais innombrables, ajoutés à mes jours comptés et taris; ce sont des soins, des distractions; c'est ma vie qui recommence. (*Embrassant son fils que porte une nourrice.*) Oh! que je l'aime ce cher petit! (*A Léontine.*) Que je vous chéris et vous honore, vous à qui je suis redevable de ce trésor d'espérance et de félicité!

(Il l'embrasse aussi.)

LÉONTINE. Mon ami! je partage tous vos sentimens. Il ne faut pas beaucoup de paroles à une mère pour faire comprendre combien elle aime son enfant; mais je n'en trouverai jamais d'assez expressives pour dire, à mon gré, combien je me trouve heureuse d'être la femme d'un homme aussi délicat, aussi sensible, aussi excellent que vous!

(Elle se penche sur son sein; il la serre avec tendresse contre son cœur.)

MICHEL, *à part et s'essuyant les yeux*. V'là l'bonheur du ménage. Oh! quand est-ce que j'pourrai m'voir comme ça!

SCENE V.

LES MÊMES, ARTHUR, LOUISE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. le vicomte de Lucel, Mlle Louise d'Ennery.

(Ils entrent.)

LÉONTINE. Eh? arrivez donc! arrivez donc!

D'ESCAS. Arthur, paresseux! je ne fais pas de reproche à mademoiselle, car je suis bien sûr que c'est toi qui l'as retenue; mais vous êtes en retard; la cérémonie est terminée.

LOUISE. Ah! que je suis donc fâchée!

ARTHUR, *avec enjouement*. Vous ne faites pas de reproche à mademoiselle, c'est bien à vous, et je reconnais là votre politesse. Je ne l'accuserai pas, moi; mais ayez toujours pour certain que quand un jeune homme accompagne une dame, s'il arrive un peu tard... ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre.

LOUISE. C'est peut-être à moi?

ARTHUR. Non; mais à un pli de votre robe... qui, à mon avis et à celui de votre femme de chambre, allait à merveille, et que votre goût exquis s'est obstiné à faire aller encore mieux.

LOUISE. Monsieur de Lucel, vous êtes méchant.

LÉONTINE. Enfin, vous voici.

D'ESCAS. Oui; et nous en sommes si contens que nous vous faisons grâce de tout le reste. (*Leur découvrant son fils.*) Permettez-moi de vous présenter M. Xavier-Paul-Louis d'Escas. Il ne peut pas vous dire encore qu'il vous aime, mais j'en prends l'engagement pour lui.

ARTHUR. Et moi, je lui promets qu'il n'aura pas de meilleur ami que moi.

LOUISE. Je vous réponds de même pour lui, et du fond de mon ame.

(Elle baise l'enfant.)

MICHEL, *à part*. Est-i heureux, ce p'tit gaillard-là! mais i n'le sent pas. Ah! si j'étais à sa place!

D'ESCAS. Fort bien! Mais allons faire un tour de jardin en attendant le dîner.

LE MÉDECIN. Bonne idée!

(Il donne la main à une dame.)

LOUISE, *à Léontine*. Vous voilà bien contente, Léontine.

LÉONTINE. Je suis heureuse. (*Donnant la main à Arthur.*) Venez. (On sort.)

MICHEL, *retenant d'Escas*. Monsieur....

D'ESCAS. Quoi?

MICHEL. Attendez là un peu. Mam'zelle Julie, la femme de chambre de madame, a quèque chose à vous dire en particulier: j'vas lui dire que vous l'attendez.

D'ESCAS. Eh! que diable me veut-elle?

MICHEL. Je n'sais pas... mais all' prétend que c'est très... intéressant. Attendez là, monsieur, je vous en prie.

D'ESCAS. Va donc la chercher et dépêche-toi.

MICHEL. J'y cours. J'aurai aussi quèque chose à vous dire, moi, monsieur. (*Voyant que d'Escas s'impatiente.*) Mais pas à présent, pas à présent; non, dans un autre quart d'heure.

(Il sort.)

SCENE VI.

D'ESCAS, *seul*.

Respirons! Ces émotions si vives... toutes délicieuses qu'elles sont..... m'ont fatigué. Je suis vieux. (*Il s'assied.*) Oui, vieux! Oh! c'est maintenant que je le regrette! Les doux projets que mon cœur forme demanderaient de longues années... et il m'en reste bien peu. Ma femme, heureusement, est jeune... elle paraît comprendre sa tâche... Je ne mourrai pas sans lui laisser mes instructions pour la rendre capable de travailler avec fruit au bonheur de mon fils. Mon fils! cher enfant!

Digitized by Google

SCENE VII.

M. D'ESCAS, JULIE.

D'ESCAS. C'est vous, mademoiselle? approchez. Vous avez, dit-on, quelque chose à me dire en particulier!

JULIE, *tremblante*. Oui, monsieur.

D'ESCAS, *se levant*. Parlez.

JULIE, *se jetant à ses genoux*. Monsieur, pardonnez-moi.

D'ESCAS, *voulant la faire relever*. Que faites-vous, et de quelle offense vous êtes-vous rendue coupable envers moi pour que vous imploriez ainsi mon pardon?

JULIE. Monsieur, ce que vous allez entendre est horrible... Jamais je n'aurais eu le courage de vous le dire... on me l'ordonne.

D'ESCAS. On vous l'ordonne? qui?

JULIE. Mon confesseur, monsieur... et il refuse de me donner l'absolution tant que vous ne m'aurez pas entendue.

D'ESCAS. Quel est-il, votre confesseur?

JULIE. C'est le prieur du couvent voisin.

D'ESCAS. Ce moine est mon ennemi..... ce que vous avez à m'apprendre doit donc être pour moi un grand sujet d'affliction?

JULIE. Ah! monsieur... un sujet de désespoir.

D'ESCAS. Relevez-vous... je ne veux pas vous entendre.

JULIE. Monsieur, monsieur! il y va de mon salut.

D'ESCAS. Il y va de mon repos, selon ce que vous venez de me dire; mais retournez à votre confesseur, vous avez obéi autant qu'il était en vous à ce qu'il vous a prescrit: vous n'êtes comptable que de votre bonne volonté, que de votre soumission... et vous venez d'en faire acte... le reste ne dépend pas de vous. Nous aurions recours à son abbé, à son évêque, s'il ne se contentait pas de cela.

JULIE. Vous en êtes sûr, monsieur? Ah! de quel poids vous soulagez ma conscience!

(Elle sort.)

D'ESCAS, *à lui-même*. Mais c'est un serpent qu'elle vient de jeter dans mon sein. (*La rappelant.*) Mademoiselle!

JULIE, *se retournant*. Monsieur?

D'ESCAS, *allant à elle et la ramenant*. Je voudrais seulement savoir... un mot suffirait pour cela... (*A lui-même.*) Oh! quel désir insensé de connaître s'allume dans mon esprit!.. Non! Je soupçonnerais tout... tout le monde!... Misérable frocard! (*A Julie.*) C'est un tort... qui m'a été fait... dans ma fortune, n'est-ce pas! (*Julie se tait.*) Non; dans... mon honneur?

JULIE. Plutôt cela, monsieur.

D'ESCAS. Dans mon honneur! Mais alors, mademoiselle... ceci change les choses. Je suis magistrat, père de famille... mon honneur ne m'intéresse pas seul; j'en dois compte à d'autres. Suis-je calomnié? oserait-on m'imputer des actions?...

JULIE. Monsieur! monsieur! c'était une inspiration d'en haut qui vous faisait repousser cette fatale révélation; ne revenez pas sur un parti prudent et sage.

D'ESCAS. Mais, mademoiselle!... Votre maîtresse.... ma femme... serait-elle, par hasard, commise en ceci? (*Julie baisse les yeux.*) Ma femme!... je veux tout savoir.

JULIE. Monsieur!... mon maître! ah! n'exigez rien, n'exigez rien de plus.

D'ESCAS, *avec un accent terrible*. Je veux tout savoir, vous dis-je. (*Lui prenant la main avec fureur.*) Vous parlerez... quand il n'irait pas de votre damnation, vous parlerez.

JULIE. Ne vous emportez pas ainsi, monsieur. Puisque vous le voulez, malgré votre première et bonne résolution, oui, je parlerai... Ah! le ciel m'est témoin que l'horrible anathème prononcé contre moi peut seul m'y contraindre.

D'ESCAS, *après avoir fermé les portes.*) Asseyons-nous. Ne vous troublez point.... je suis calme... Dites tout... tout... je vous écoute.

JULIE. Monsieur... (*A elle-même.*) Ah! que Dieu me pardonne le mal que je vais causer!

D'ESCAS, *impatient*. Parlez! parlez!

JULIE. Il y aura demain un an jour pour jour... c'était la nuit de Saint-Etienne, vous étiez absent, madame était allée danser à une fête voisine. Je m'étais endormie, en l'attendant, dans son cabinet de toilette; quand je m'éveillai, elle était rentrée, elle était au lit; Mlle Louise me croyant dans ma chambre, l'avait aidée à se déshabiller, quelqu'un causait vivement avec madame...

D'ESCAS. Quelqu'un... sa demoiselle de compagnie, Mlle Louise.

JULIE. Non, monsieur... c'était un homme...

D'ESCAS, *avec horreur*. Un homme! la nuit!... dans l'appartement de Mme d'Escas!

JULIE. C'était M. Arthur de Lucel.

D'ESCAS. Arthur, mon pupille! celui que j'ai comblé de bienfaits! Et que fîtes-vous?

JULIE. Je fus d'abord frappée de honte et d'effroi, je voulus me retirer par le petit escalier...

D'ESCAS. Au lieu de crier, d'appeler...

Digitized by Google

de faire surprendre le couple adultère au sein du crime et de l'ignominie! Voilà comme nous devons compter sur l'attachement et la fidélité de ceux que nous payons pour nous servir avec zèle, avec honnêteté! (*Se calmant.*) Continuez.

JULIE. En descendant, je rencontrai Mlle Louise qui montait; elle avait été à ma chambre, et, surprise de ne m'y pas trouver, elle avait pensé que je pouvais être dans le cabinet de toilette.

D'ESCAS. Vous lui dites ce qui se passait!

JULIE. Elle me prévint, monsieur... et voilà où est ma faute... elle m'engagea au secret... et me donna de l'argent... que j'acceptai.

D'ESCAS. Oh! oui... De l'argent. Bons et loyaux serviteurs! on obtient tout de vous avec de l'argent. Eh bien! vous acceptâtes... et les infâmes goûtèrent la sécurité dans le crime.

JULIE. Je vous jure, monsieur, que depuis ce jour il ne s'est rien passé qui m'ait paru répréhensible.

D'ESCAS. Oh! je n'en doute pas... Allez, mademoiselle, allez. Retournez à votre directeur... il peut vous absoudre... vous vous êtes bien acquittée de ce qu'il vous a ordonné. (*La retenant.*) Je ne sais encore... ce que je ferai de ce que vous venez de me dire. En attendant... restez ici... et que personne... personne ne sache que ce secret m'a été révélé.

JULIE. J'obéirai, monsieur.

(Il la conduit jusqu'à la porte qu'il lui ouvre pour la faire sortir.)

SCENE VIII.

D'ESCAS, *seul.*

Oh!... oh! malheur sur moi! (*Il tombe dans un fauteuil.*) Ingrats! ingrats... faut-il croire à cette horreur?... oh! il n'y a pas moyen d'en douter. (*Se levant.*) Arthur! Louise!... Léontine... Léontine!... Elle... je la croyais candide et pure; j'avais foi en elle; sur un signe, pour elle j'eusse donné ma vie... Tous trois ils étaient ce que j'avais de plus cher au monde... et se réunir ainsi pour me tromper, pour m'assassiner lâchement quand je me livrais à eux sans défiance! Oh! mes rêves... mes rêves de bonheur sont détruits à jamais... Et mon enfant! mon fils!... il ne l'est pas! il ne l'est pas... Il fallait être sûr de Léontine comme je l'étais... comme je croyais l'être! pour me flatter de cela... Non, vieillard, non, point de cet orgueil insensé... oh! mais ils m'ont tout ravi, tout volé... ils ont flétri et souillé à plaisir les derniers jours d'une vie qui avait été jusque-là respectée, honorée... Mais... mais, c'est à se briser la tête cela!... Quand j'embrassais cet enfant, quand j'inondais son berceau de mes larmes de bonheur et de joie, ils étaient là, tous trois, riant de ma crédulité, s'amusant de moi comme d'un jouet ridicule... Mais ils se figuraient donc que parce que j'étais vieux, j'avais cessé d'être un homme... un homme capable de ressentiment?... Ah! vous vous êtes trompés... c'est déjà maintenant à moi... à moi à rire de vous. Ah! ah! ah! vous vous flattiez qu'un sot amour allait désormais remplir le cœur du vieillard.... ah! ah! ah! ah! non, ce sera la haine... la vengeance... la vengeance... Vos pleurs me donneront aussi d'agréables passe-tems, à moi. (*Tombant douloureusement sur un fauteuil.*) Oh!... ma tête... ma tête est un volcan... Il faut que j'immole le séducteur... il faut qu'il périsse de ma main... J'ai su, dans ma jeunesse, manier l'épée, le pistolet... (*Il va à un secrétaire, où il prend une paire de pistolets.*) Je ne serais pas encore tout-à-fait étranger à ce jeu de sang et de mort.

SCENE IX.

M. D'ESCAS, ARTHUR.

ARTHUR. Ah! mon cher tuteur...

D'ESCAS *à part.* C'est lui!... Que demandez-vous? approchez donc. (*Quand le jeune homme est près de lui.*) Comme vous êtes pâle! qu'avez-vous? Quand vous toucheriez à votre dernière heure...

ARTHUR. Vous me voyez, en effet, bien douloureusement affecté.

D'ESCAS. Et de quoi? quelque vieux mari met-il obstacle à ce que vous séduisiez sa jeune femme?

ARTHUR. Oh! il ne s'agit pas de plaisanterie; monsieur le chevalier d'Erbigny, mon cousin, vient d'être tué en duel. (*Il montre une lettre.*) J'en reçois la nouvelle à l'instant.

D'ESCAS. Eh bien, vous n'aviez pas de fortune... vous voilà héritier.

ARTHUR. En vérité, vous prenez les choses... vous savez que le chevalier était mon ami.

D'ESCAS. Oui, vous étiez deux jeunes gens à la mode, deux aimables mauvais sujets. Vous avez, en vous jouant, jeté plus d'un paisible ménage dans l'infortune, n'est-ce pas? Mais qui donc a tué votre digne ami?

ARTHUR. C'est un des vôtres, c'est le président d'Oricourt.

D'ESCAS. Le vieux d'Oricourt?... Mais il a soixante-douze ans... il est mon aîné.

ARTHUR. D'Erbigny avait eu le malheur

Digitized by Google

de répondre aux agaceries de la présidente.....

D'ESCAS. Et le président l'a trouvé mauvais... et il a tué le freluquet... Ah! c'est qu'à son âge il y a des gens qui sont encore capables d'une action virile.

ARTHUR. On me marque que le public n'a pas pris la chose comme vous. Il n'y avait pas de preuves que la présidente fût coupable.....

D'ESCAS. Des preuves..... il n'y en a jamais... il faut qu'un mari sache les trouver dans de simples indices.

ARTHUR. On n'a vu dans la conduite du président que l'odieuse fureur d'un jaloux.

D'ESCAS, *lui saisissant la main.* Qu'importe! il est vengé... il est satisfait.

ARTHUR. Vengé!..... mais non... on le blâme, on le chansonne... Sa femme l'a quitté et s'est retirée dans sa famille, qui la protège contre la frénésie d'un Bartholo en toge et en bonnet carré. Belle vengeance qu'il a tirée là, et il en jouit bien.

D'ESCAS, *avec emportement.* Il faut donc se laisser outrager et demeurer les bras croisés en présence de son injure! Voilà donc ce que vous feriez, vous?

ARTHUR. Moi!

D'ESCAS. Vous pourriez donc laisser vivre celui qui vous aurait ravi votre bonheur intérieur, qui vous aurait fait trouver l'opprobre dans un lien où il ne devait y avoir pour vous que félicité et considération? celui qui aurait éteint dans un doute effroyable vos tendres affections de père... vous laisseriez vivre ce monstre?

ARTHUR. Oui, oui; je me garderais bien de lui faire trouver dans la mort un refuge contre ma haine. Sa mort! ah! ce serait sa vie qu'il me faudrait; sa vie à déshonorer, à flétrir, à rendre misérable comme la mienne.

D'ESCAS, *le regardant avec étonnement.* Quoi?...

ARTHUR. Je voudrais vivre à ses côtés, pénétrer ses secrets pour les divulguer, pour lui nuire, pour le perdre. Je lui tendrais la main dans les petits dangers, pour le pouvoir précipiter sûrement dans quelque grande catastrophe.

D'ESCAS. Mais oui, mais oui! vous avez raison. (*Il remet ses pistolets dans le secrétaire et le ferme.*) Je n'étais qu'un étourdi, qu'un enfant; c'est vous qui êtes l'homme, le sage. (*A part, en remettant les pistolets.*) Les armes qu'il vient de me fournir seront plus sûres que celles-ci. (*Haut et changeant de ton et de manière.*) Eh bien! maintenant que vous êtes un bon parti, je veux vous marier, vous donner une femme..... Prendrez-vous une femme de ma main?

ARTHUR. J'en ai trouvé une; il ne s'agit plus pour moi que de vous voir approuver mon choix.

D'ESCAS. C'est donc une personne que je connais?

ARTHUR. C'est Mlle Louise d'Ennery.

D'ESCAS. L'amie, la demoiselle de compagnie de ma femme?

ARTHUR. Oui. Son nom est assez beau... et maintenant que la fortune a cessé de lui être contraire...

D'ESCAS. Je trouve que c'est un excellent parti... pour vous... une personne... complaisante. Je n'aurais pas mieux choisi... En avez-vous parlé à ma... à madame d'Escas?

ARTHUR. Pas encore: je voulais m'assurer de vous auparavant.

D'ESCAS. On vient... c'est Léontine... je vais lui déclarer sur-le-champ...

ARTHUR, *vivement.* Non, non, pas à présent; plus tard, s'il vous plaît: j'ai mes raisons.

D'ESCAS, *à part.* Et moi, j'ai les miennes aussi.

SCENE X.

LES MÊMES, LÉONTINE, LOUISE, ETC.

LÉONTINE, *à d'Escas.* Mon ami, on vient de m'avertir que nous sommes servis; venez, s'il vous plaît.

D'ESCAS. Je suis à vous, ma chère amie, mais laissez-moi d'abord vous faire part d'une nouvelle ainsi qu'à nos amis: mon pupille, mon enfant d'adoption, a fait choix d'une femme.

ARTHUR, *bas.* Eh! monsieur...

D'ESCAS, *qui a observé sa femme.* Laissez donc!

LÉONTINE. Arthur!... quoi!... (*Au vicomte.*) Vous... vous mariez, monsieur?

D'ESCAS, *à part.* Son trouble est manifeste.

LÉONTINE, *continuant.* Et quelle est la personne qui vous a inspiré une passion si subite?

D'ESCAS, *vivement.* C'est mademoiselle... c'est Louise... votre amie.

LOUISE, *troublée.* Je voulais vous en parler. Monsieur a tort de nommer cela une passion: c'est un mariage de raison... si jamais il en fut.

D'ESCAS. Non, non; Arthur me disait là... qu'il n'avait jamais... *jamais* ressenti pour aucune femme ce que mademoiselle lui fait éprouver. Mais le dîner nous attend. Allons, messieurs, la main aux dames.

(Le parrain présente la main à Léontine, etc.)

Digitized by Google

LOUISE, *bas à Arthur qui lui présente aussi la main.* Indiscret!

D'ESCAS, *à la nourrice.* Vous, nourrice, il est tard; partez.

LÉONTINE. Comment! qu'elle parte!... vous éloignez votre fils! mais, monsieur, il avait été convenu qu'il ne nous quitterait pas.

D'ESCAS. J'ai changé d'avis. (*A la nourrice.*) Partez.

LÉONTINE, *éplorée.* Mais, monsieur.....

D'ESCAS, *à la nourrice.* Obéissez.

(Étonnement. — Tableau. — La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une salle à manger.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONTINE, LOUISE, DOMESTIQUES.

LÉONTINE, *aux domestiques.* Tout cet arrangement est terminé? retirez-vous. (*Les domestiques sortent.*) Ainsi, ma chère Louise, c'est la chambre de Julie qui sera la vôtre, quand, à l'avenir, vous voudrez bien visiter le château d'Escas.

LOUISE. C'est votre mari qui l'a ordonné; je n'ai rien à dire. Il met cependant à tout cela un air de mystère... qui me paraît singulier.

LÉONTINE. Hélas! qui comprend plus rien à sa conduite, à son caractère?

LOUISE. Ce qui est inquiétant, c'est que cela lui a pris tout-à-coup. Vous m'avez dit que le jour du baptême de son enfant il était si gai, si rayonnant de bonheur et de joie; cela n'a duré que jusqu'à l'heure de mon arrivée, car, depuis, je l'ai vu maussade, bourru...

LÉONTINE. Cruel; la manière dont il m'a séparée de mon fils...

LOUISE. Cela n'a pas de nom vraiment. Etes-vous sûre que Julie n'ait pas parlé?

LÉONTINE. Que pourrait-elle avoir dit?

LOUISE. Que sais-je! en mettant un prix à son silence, j'ai été imprudente peut-être. Je l'ai fait dans l'intérêt d'Arthur, car si votre mari eût été instruit... son pupille eût sans doute ressenti les effets de sa colère.

LÉONTINE. Il ne lui a rien témoigné.. cela dit assez qu'il ne sait rien; il vous marie d'ailleurs, Arthur et vous, et ce serait encore une preuve...

LOUISE. Il nous marie; c'est vrai; à l'entendre même, il ne souhaite rien aussi ardemment que notre mariage... cependant, il ne le hâte guère.

LÉONTINE. Il faut du tems pour les formalités.

LOUISE. Pas plus pour nous que pour Michel et Julie qui, grâce à lui, reçoivent la bénédiction nuptiale aujourd'hui même.

LÉONTINE. Leurs intérêts, à eux, étaient faciles à régler.

LOUISE. Quelles difficultés présentaient les nôtres?

LÉONTINE. Arthur a une succession à recueillir...

LOUISE. Ne l'eût-il pas recueillie aussi bien après son mariage qu'avant? cela me fait jouer un rôle qui ne me convient pas; j'ai l'air de faire tout dépendre de cela.

LÉONTINE. On vous rendra plus de justice.

LOUISE. J'en causais hier avec mon notaire. Savez-vous que cela peut nous mener à deux ou trois mois.

LÉONTINE. Prenez patience. (*Soupirant.*) Vous êtes bien assurée de le posséder enfin, votre Arthur.

LOUISE. Vous me dites cela avec une émotion... vous l'aimez donc toujours?

LÉONTINE. Que vous importe? il ne m'aime plus, lui: il me l'a déclaré en votre présence, le jour où je vous ai fait découvrir que vous vous conveniez, et qu'un mariage entre vous était le gage assuré... de notre bonheur à tous; car, ma bonne Louise... (*elle lui prend la main*) je sens ce qu'il y a de généreux dans votre conduite... vous faites ici beaucoup pour moi... pour mon repos.

LOUISE. Silence! voici Arthur.

LÉONTINE. M. d'Escas est avec lui.

SCENE II.

LES MÊMES, D'ESCAS, ARTHUR.

ARTHUR, *aux dames.* Je vous annonce que tout est fini. M. Michel est indissolublement l'époux de Mlle Julie.

LOUISE, *riant.* Voilà bien l'union la plus étrange!

ARTHUR. N'en dites pas de mal... c'est l'ouvrage de monsieur.

D'ESCAS. La vôtre sera mieux assortie... et j'espère que vous y trouverez le bonheur... dont vous êtes dignes l'un et l'autre.

LÉONTINE. En tous cas, on la leur fait assez attendre.

D'ESCAS. Trouvez-vous?

LÉONTINE. Mais Mlle d'Ennery me disait tout-à-l'heure qu'il y en avait encore pour deux ou trois mois.

D'ESCAS. Oui... cela pourra bien aller là. (*A Léontine.*) Ne vous plaignez pas: Arthur, le brillant Arthur doit avoir quel-

Digitized by Google

ques liaisons... quelques engagemens qu'il est mieux de dénouer insensiblement que de trancher et de rompre tout d'un coup.

LÉONTINE. Lui !

D'ESCAS. C'est une supposition... le mariage, voyez-vous, est une affaire grave et sérieuse... dont il ne faut pas se jouer. Une sainte parole, un serment fait en présence de Dieu... oh ! il ne faut pas plaisanter avec cela. Le parjure et la trahison... peuvent enfanter d'horribles malheurs !

LOUISE. Oh ! point de ces pensées, point de ces augures sinistres ! M. de Lucel s'est expliqué franchement avec moi, et je crois à ses paroles comme à la vérité même.

ARTHUR. Oh ! oui, croyez-y ; j'ai pu être léger, inconsidéré comme un jeune homme... j'ai pu arrêter mes regards sur des objets qui devaient m'être sacrés... Qui ne s'est pas dit une fois : Je voudrais être roi ! ce n'est pas une raison pour porter ses mains sur la couronne. Non, mon sort est désormais fixé, je ne veux pas d'autre bonheur que celui qui m'est donné... celui qui me sera si doux, et que je trouverai dans le sein de l'amitié (*il presse la main de Léontine*), dans mon paisible ménage, entre des enfans chéris (*baisant la main à Louise*) et leur mère bien-aimée.

D'ESCAS. Oui, une épouse qui connaît la sainteté de ses devoirs... qui vous donne des enfans... des enfans que vous pouvez chérir avec sécurité... oui, des amis... dont le cœur ne recèle ni lâcheté ni perfidie... oh ! oui, avec ces êtres dignes d'adoration, on peut se flatter de goûter un bonheur qui n'est ni au sein des plaisirs illicites, ni dans la possession de ce qui ne nous appartient pas, fût-ce même la couronne.

ARTHUR. Vous voyez donc qu'on peut me croire quand je promets de me borner à cette félicité.

D'ESCAS, *lui prenant la main et avec un sentiment profond.* Il m'est doux que votre cœur comprenne enfin cela.

ARTHUR. Mais il se passera plus de trois heures avant que nous ne puissions paraître à la table des mariés. (*Aux dames.*) Que ferons-nous jusque-là ?

LÉONTINE, *regardant d'Escas.* Le tems est beau... si monsieur voulait le permettre, j'irais voir son fils... qui a été emmené d'ici il y a près de quinze jours.

D'ESCAS, *avec frémissement.* Votre fils, madame ?

ARTHUR. Ce n'est pas à deux lieues. Un cabriolet, un bon cheval ; nous avons tout le tems qu'il nous faut. (*A d'Escas.*) Nous ne vous dérangerons d'ailleurs personne... c'est moi qui conduirai.

D'ESCAS, *après une petite pause.* Allez.

LÉONTINE. Je vous remercie, monsieur. (*A elle-même, entraînée par les autres.*) Je vais donc revoir mon enfant !

SCENE III.

D'ESCAS, *seul.*

Cette idée leur a été bien inspirée : ils auraient pu, en restant ici, me contrarier dans mes préparatifs. Rien ne m'occupe plus dans ce monde... rien, que ma vengeance. Oh ! mais je l'ai conçue, mûrie avec délices... Elle va se produire... le moment approche... je commence à la trouver moins facile... et moins sûre. Si elle manquait... Elle ne manquera pas ; je l'ai préparée, conduite avec trop de soin, trop d'art d'habileté... Je vois maintenant mille hasards qui peuvent la faire échouer... je les poignarderais tous... et moi après eux. (*Un domestique entre.*) Qui est là ?

SCENE IV.

D'ESCAS, LE DOMESTIQUE ; *puis* LE MÉDECIN.

D'ESCAS, *au domestique.* Que me veut-on ?

LE DOMESTIQUE. Une lettre pour monsieur.

D'ESCAS, *la prenant.* Ah ! de la Chancellerie. (*Il ouvre, le médecin entre.*) On accepte ma démission, on me permet de me défaire de ma charge, et l'on agrée Arthur pour mon successeur. (*Au médecin.*) Ah ! c'est vous, docteur ?

LE MÉDECIN. Oui : tous vos gens sont occupés, je n'ai trouvé personne pour m'annoncer.

D'ESCAS. Ces cérémonies-là doivent être désormais bannies entre nous : vous êtes mon ami... du moins je suis le vôtre. (*Lui prenant la main.*) Vous voulez bien de mon amitié, n'est-ce pas ?

LE MÉDECIN. Elle m'honore infiniment... et toute la mienne me paraît à peine digne d'y répondre.

D'ESCAS. Vous m'apportez ce que vous m'avez promis ?

LE MÉDECIN. Oui ; mais je viens de vous entendre prononcer là deux mots... vous vendrez votre charge ?

D'ESCAS. Oui... de nouvelles idées.... quelque chose qui m'occupe... qui me demande tout entier... me fait un devoir... (*Tournant ses regards vers le domestique.*) Eh bien, qu'attendez-vous ? que voulez-vous ! pourquoi êtes-vous là ?

LE DOMESTIQUE. Je croyais qu'il y avait réponse...

Digitized by Google

D'ESCAS. Eh non! (*Le domestique s'en va.*) Ces gens-là sont d'une importunité!... de vrais espions. (*Au médecin.*) Donnez-moi donc... cette potion.

LE MÉDECIN, *lui remettant une petite fiole.* La voici, mais que voulez-vous faire de cela? J'ai cru que c'était pour quelque chose de relatif à vos fonctions...

D'ESCAS. En effet... Vous dites donc que la liqueur contenue dans cette fiole...

LE MÉDECIN. Est un narcotique extrêmement puissant. Nos maîtres en chirurgie l'emploient quand ils ont à faire des opérations longues et douloureuses; toute sensibilité s'en trouve amortie chez le patient. (*Mystérieusement.*) Cela pourrait être mis en usage avec succès sur un accusé... que l'on voudrait faire sortir triomphant de vos cruelles épreuves de la question.

D'ESCAS, *saisissant l'à-propos et du même ton.* C'est cela... c'est précisément cela qu'il me faut.

LE MÉDECIN, *à part.* Je m'en doutais. (*Haut.*) Je compte sur votre discrétion.

D'ESCAS. Et moi sur la vôtre.

LE MÉDECIN, *voyant entrer Michel et Julie.* Quelqu'un!

D'ESCAS, chut! (Le médecin sort.)

SCENE V.

D'ESCAS, JULIE ET MICHEL, *en habits de noces.*

D'ESCAS. Eh bien!... qu'est-ce?

MICHEL, *riant.* Eh bien! monsieur... eh! eh! eh!

D'ESCAS. Te voilà content, j'espère? Et vous aussi, Julie!

JULIE. Monsieur...

MICHEL. Moi, j'suis enchanté...

D'ESCAS. Tu as une femme... qui est... encore fort bien.

MICHEL. Ah! pour c'qu'est d'ça, voyez-vous, j'm'en soucie comme de colin-tampon. Mam'zelle Julie est très-bien, je l'sais: mais all' s'rait encore pire... c'est eune femme... tout est dit: j'suis un homme à femmes, moi... c'est mon tempérament. c'est ma complexion. Le docteur mell'a jarnigoi! bien dit. Michel, qui m'a dit, dit-i, marie-toi, ta santé exige que tu te maries. Ecoutez donc, quand il y va de viv'e ou de mourir, on n'y regarde pas de si près: vous m'avez proposé mam'zelle Julie, et j'ai dit: tope!

JULIE. Cependant, monsieur, je vous prie d'interposer votre autorité... et d'engager Michel à ne pas être exigeant... et surtout à s'abstenir de manières et d'expressions... auxquelles je ne suis point faite.

MICHEL, *bas à M. d'Escas.* C'est des singeries d'dévote... vous entendez, vous compernez... Faut pas trop donner là-d'dans.

D'ESCAS, *de même.* Laisse-moi lui dire deux mots en particulier.

MICHEL. T'ois si vous voulez; j'suis pas jaloux, moi, eune femme comme ça... qu'est dévote, qu'a d'la r'ligion... c'est sûr, allez, ça; c'est du bon bien. Parlez, parlez, j'entends pas un mot.

(Il s'approche de la chambre à gauche, et y entre par curiosité.)

D'ESCAS, *bas à Julie.* Vos scrupules seront respectés, Julie, encore qu'on les puisse trouver un peu bizarres. C'est un vœu que vous avez fait sans doute... je n'ai rien à objecter à cela. Echappez-vous donc comme nous en sommes convenus, vers la fin du repas... Vous savez où est la chambre que je vous ai fait préparer... Cette première nuit vous est laissée tout entière...

JULIE, *répondant à d'Escas.* Monsieur... je vous remercie de vos bonnes intentions... mais... j'ai réfléchi... du moment que j'ai accepté un mari... je sais que j'ai contracté des devoirs... ma conscience m'ordonne de les remplir.

D'ESCAS, *à lui-même.* En voici bien d'une autre? voyez-vous la dévote avec sa résignation! (*A Julie.*) Je n'entends pas que vous vous fassiez la moindre violence. J'ai annoncé votre résolution à nos dames, d'ailleurs... et ce serait les scandaliser que de revenir.....

(Il continue de lui parler, mais bas.)

MICHEL, *sortant de la chambre à gauche et la regardant encore.* Là v'là donc la chambre de ma femme..... la mienne, la nôtre... C'est qu'all est furieusement jolie... la chambre.

D'ESCAS, *recommençant à élever la voix.* Surtout, pas un mot à Michel. (*Regardant Michel.*) Eh! que fais-tu là, toi?

MICHEL, *refermant la porte.* Rien, rien du tout. Je r'gardais... c'était seulement pour voir... le coup-d'œil... et j'me disais: j'ai un bon maître.

D'ESCAS. C'est bien, c'est bien. (*Regardant dans la coulisse.*) Votre repas est servi, vos convives vous attendent; allez vous mettre à table.

MICHEL. Sans vous? c'est ça qui s'rait honnete! Non, non, non, non, non.

D'ESCAS. Quoi!...

MICHEL. Non, non, non.

D'ESCAS, *impatienté.* Ah! allez, vous dis-je. Madame est absente ainsi que Mlle Louise et son fiancé, M. de Lucel; quand ils seront de retour, nous irons tous ensemble

Digitized by Google

vous voir, boire un verre de vin muscat avec vous, au dessert; allez, allez.

MICHEL. C'est donc pour vous obéir. Allons, mam'zelle Julie... c'est-à-dire madame Michel, allons, et soyez persuadée qu'en m'épousant vous n'avez pas fait un mauvais marché!

JULIE. Croyez, de votre côté, monsieur Michel...

MICHEL, *lui donnant le bras*. Je n'en fais, mordié! pas l'moindre doute non plus. Venez, nom d'un p'tit bonhomme! venez.

SCENE VI.

D'ESCAS, *seul*.

Tout, à fort peu de chose près, s'est arrangé comme je l'avais décidé..... je commence cependant à perdre l'espoir... à me décourager; c'est que le plus difficile reste à faire. C'est que cela est horrible. L'outrage qu'ils m'ont fait ne l'est-il pas cent fois davantage! ont-ils un moment hésité? Quand je pense qu'à cet instant même ils sont tous trois réunis, riant, échangeant sur mon compte d'odieuses paroles... de lâches moqueries... Il me semble les entendre! ainsi, d'infâmes larrons parlent avec une dérision insultante de l'homme confiant qu'ils ont dépouillé. Ah! misérables! riez, riez, hâtez-vous... ce sera bientôt le tour des pleurs et des cris de rage et de désespoir. Les voici eux-mêmes.

SCENE VII.

D'ESCAS, LÉONTINE, ARTHUR, LOUISE.

ARTHUR. Cette partie a été charmante: je me suis vraiment beaucoup amusé. (*A Léontine.*) Et vous?

LÉONTINE. Ah! moi, pouvez-vous le demander? pouvez-vous en douter?

ARTHUR, *à Louise*. Je vous ai bien menées, n'est-ce pas?

LÉONTINE, *sans réflexion*. Vous êtes un cavalier parfait.

LOUISE. Ah! parfait: il n'y a pas d'expression plus juste.

LÉONTINE, *à d'Escas, qui écoute cette conversation en fronçant le sourcil*. Eh bien! monsieur... vous ne me demandez pas de nouvelles de mon fils?

D'ESCAS. De votre fils?... je m'y intéresse cependant beaucoup, je vous assure.

LÉONTINE, *étonnée*. Vous vous y intéressez!

LOUISE. Monsieur veut dire qu'il *l'aime* beaucoup.

D'ESCAS. Précisément: mademoiselle a bien su me comprendre.

LOUISE. Je vous en réponds! et si j'étais votre femme...

D'ESCAS, *parlant de Léontine*. Eh! mais il me semble que madame me laisse peu de chose à regretter. Voudriez-vous donc encore mieux qu'elle?

LOUISE. Non, certes! ce n'est pas ce que je veux dire... mais il y a des nuances.

D'ESCAS, *à Arthur*. Mon ami, vous êtes destiné, en ménage, à un sort bien heureux.

LOUISE, *à Léontine avec enjouement*. Ceci est un compliment pour vous.

D'ESCAS, *à Arthur*. Ah! j'oubliais! Tenez! lisez, mon ami; j'ai reçu la réponse du ministre. On me permet de vendre ma charge; on vous agrée pour mon successeur. Il faut que demain vous soyez au lever de M. le garde-des-sceaux.

ARTHUR. Je n'ai pas beaucoup de tems pour me préparer. Il faut que j'envoie commander des chevaux à la poste. Permettez-moi de vous quitter.

D'ESCAS. Allez, allez; les affaires avant tout.

ARTHUR. Recevez donc mes adieux. Je reviendrai aussitôt que cela me sera possible.

LÉONTINE et LOUISE. Adieu!

SCENE VIII.

LÉONTINE, D'ESCAS, LOUISE.

D'ESCAS. Je vais ordonner qu'on nous serve ici une collation. J'ai promis aux mariés que nous irions les voir un instant au dessert.

(Il sonne. On apporte une table toute servie et toute éclairée.)

LOUISE, *à Léontine*. Je vais me débarrasser dans ma chambre de mon mantelet et de mon éventail.

(Elle entre dans la chambre de gauche, et en ressort aussitôt. Léontine donne sa pelisse et son parasol à un domestique.)

D'ESCAS, *qui, pendant ce mouvement, a été prendre une bouteille dans un buffet*. Allons, mesdames, à table. (*A Louise, en plaçant la bouteille devant elle.*) Ceci est pour vous, mademoiselle, pour vous seule, car madame n'en fait point usage... véritable vin du cap de Bonne-Espérance; vous m'avez dit que vous l'aimiez.

LOUISE. Je vous ai dit que j'en avais bu et que je l'avais trouvé agréable, voilà tout. Mais vous êtes toujours rempli d'attentions ingénieuses et délicates.

D'ESCAS, *avec un sentiment profond*. Oh! mon bonheur a toujours été d'être agréable à ceux qui m'aimaient... de chercher à leur montrer mon affection... ma reconnaissance... car je deviens reconnaissant dès qu'on se montre tant soit peu bienveillant pour moi. Je n'ai jamais été ingrat... aussi ai-je les ingrats en horreur...

Digitized by Google

LÉONTINE. Vous avez bien raison.

D'ESCAS. N'est-ce pas? (*Versant à Louise de la liqueur qu'il a placée devant elle.*) Vous ne buvez point.

LOUISE, *haussant son verre.* Mais, pardonnez-moi... j'ai peur que le vin du Cap ne soit bien fort pour ma très-faible tête... je me sens déjà tout étourdie.

LÉONTINE. Bonne plaisanterie!

LOUISE. Je ne plaisante pas, en vérité.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, JULIE, *qui vient de s'échapper de table.*

D'ESCAS, *se levant.* Ah! c'est vous, Julie; déjà.

JULIE. Je vous obéis, monsieur.

D'ESCAS. Vous savez où est votre chambre; allez-y sans retard.

JULIE. En vérité, monsieur, je ne sais quel est votre dessein, mais je crains bien que cela ne contrarie ce pauvre Michel.

D'ESCAS. Allez! vous dis-je, allez!!!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, *hors* JULIE.

LÉONTINE, *à Louise.* Qu'avez-vous?

LOUISE, *souriant.* Je ne sais... mais vraiment... (*A d'Escas.*) Je vais vous demander aussi... la permission... de vous quitter... je... tombe... de som...meil.

D'ESCAS. C'est cette course de tantôt... (*A Louise.*) Rentrez chez vous; ne vous gênez pas. (*A Léontine.*) Accompagnez-la.

LÉONTINE, *emmenant Louise.* Venez, venez.

SCENE XI.

D'ESCAS, MICHEL.

MICHEL, *ivre.* Ah! ça... c'est des plaisanteries un peu trop fort de café.

D'ESCAS, *allant vivement à lui.* Quoi! qu'as-tu? que veux-tu dire?

MICHEL. J'veux dire que ça n's'ra pas... et qu'on n'me mettra pas d'dans.

D'ESCAS. Ne parle pas si haut. Qu'est-ce qui ne sera pas? de quoi te plains-tu?

MICHEL. Ah! je m'plains... oui, je m'plains... qu'est-ce qui ose dire le contraire. Voyez-vous... vous êtes un magistrat, vous... un homme de justice... c'est à vous-même que j'en appelle.

D'ESCAS. Et de quoi? Mais ne parle pas si haut.

MICHEL, *très-bas.* C'est madame... mon épouse... qui commence déjà à faire des siennes. (*Élevant la voix.*) All'vient d'me quitter, voyez-vous bien... et sauf vot'respect pourquoi faire? pour se r'tirer à son particulier...

D'ESCAS. Parle donc plus bas.

MICHEL, *très-bas encore.* Oui, oui. (*Continuant.*) Pour se r'tirer à son particulier... et m'planter là, moi, m'planter là pour raverdir. Les femmes sont des monstres. V'là la vot' qui sort de d'cheux la mienne... c'est pas pour elle que j'dis ça au moins.

D'ESCAS, *éteignant la bougie qui est restée sur la table.* Chut!

SCENE XII.

LES MÊMES, LÉONTINE.

LÉONTINE. Eh bien, personne ici? pas de lumière! Mon mari est sans doute auprès de Michel. Allons le trouver.

MICHEL, *très-bas.* Dites donc, monsieur...

D'ESCAS. Chut!

MICHEL, *de même.* Chut!

LÉONTINE, *fermant doucement la porte de Louise.* Elle repose. J'ai éteint sa lumière... (*En traversant le théâtre.*) Cet assoupissement l'a surprise bien soudainement.

(Elle disparaît.)

SCÈNE XIII.

MICHEL, D'ESCAS.

MICHEL. Qu'est-ce que madame parle donc d'assoupissement? Est-ce que c'est par hasard mon épouse qui est assoupie? (*A lui-même, en riant.*) Faut que j'voye un peu ça. (*A d'Escas.*) Bonsoir, monsieur.

(Michel entre dans la chambre à gauche.)

D'ESCAS, *troublé.* Seul... avec elle... dans l'obscurité.

(Tableau. — La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

A Paris, chez d'Escas. — Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, UNE FEMME DE CHAMBRE, *puis* JULIE.

LA FEMME DE CHAMBRE, *se défendant.* Allons, finissez, Michel. Voyez-vous, un homme marié!

MICHEL. Oui, marié! r'prochez-le moi un peu pour voir! Un pauvre homme qui n'a passé qu'une seule nuit avec sa femme... et encore pas tout entière. (*Apercevant Julie qui vient d'entrer.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois?

JULIE. Et moi, qu'est-ce que j'entends?

LA FEMME DE CHAMBRE. Là! votre femme: c'est bien fait. (Elle sort.)

MICHEL. Je crois ben que c'est bien fait! Mon épouse! quoi! mon épouse elle-même! ma Julie! (*Il l'embrasse.*) Que je suis donc content! que je suis donc aise!

Digitized by Google

JULIE. Tout ça est bel et bon. Mais qu'est-ce que vous faisiez donc là avec cette jeune fille? qu'est-ce que vous lui disiez?

MICHEL. C'est la p'tite femme de chambre de mam'zelle Louise... un très-bon sujet.

JULIE. Oui, vous avez l'air d'en faire un cas tout particulier. Mais encore une fois, que lui disiez-vous?

MICHEL. Mais... ceci, cela... mille choses... et autres. Elle cause très-bien pour son âge.

JULIE. Faites donc comme si vous ne me compreniez pas!

MICHEL, *la pressant dans ses bras.* Ma Julie! mon épouse tendrement aimée! je vous assure, foi de Michel! que je n'vous comprends pas du tout.

JULIE. Quel mensonge faisiez-vous sur la première nuit de nos noces?

MICHEL. Je n'faisais pas de mensonges du tout: O! Dieu! j'en suis incapable. Je disais que... vous êtes une femme charmante!

JULIE. Vous en savez grand'chose.

MICHEL. Julie! ma Julie!... j'en sais suffisamment. Oh! Dieu de Dieu! pourquoi mon maître... C'est c'que j'disais à cette petite: avant le jour, i s'en vient heurter à la porte... (*Contrefaisant d'Escas.*) « Michel! Michel! » J'ten souhaite! pas d'réponse; Michel n'entendait pas de c'tte oreille-là. Mais mettez d'la finesse avec lui! ça sert comme une cintième roue à un carrosse. Au bout d'un moment le chien d'*hoquetinement* recommence de plus belle. (*Imitant encore d'Escas, mais avec un accent de colère.*) « Michel! Michel! butor! animal! etc., etc. » A ben fallu lui céder. Deux ch'vaux étiont prêts; il en a enfourché un, moi l'aut'e... et à flanc étrier jusqu'ici, jusqu'à Paris. Il a bien senti que j'n'étais pas content... i n'm'a pas adressé un mot tout l'long d'la route... et moi, nom d'un p'tit bonhomme! j'y ai pas plus répondu que d'sus la main.

JULIE. Je ne m'étonne plus maintenant... c'est lui qui m'a conseillé d'aller me coucher et de dormir. Je n'ai pas clos l'œil.

MICHEL, *avec finesse.* Parole... j'm'en suis presque douté.

JULIE. Il voulait vous enlever sans obstacle.

MICHEL, *avec la même passion ridicule.* Julie!... ma Julie!... nous regagnerons le tems perdu.

(Il l'entoure encore de ses bras.)

JULIE, *le repoussant mollement.* Finissez, finissez, Michel. Mais M. d'Escas vous a-t-il dit pourquoi il partait ainsi sans avertir personne?

MICHEL. Non. Il est venu r'trouver ici M. Arthur; puis enfin, il a fait v'nir un beau jour sa femme et mam'zelle Louise...

JULIE. Et on m'a laissée là-bas, moi; on m'a oubliée... plus de six semaines.

MICHEL. Chère amie! oh! moi, je n'en vivais plus d'abord, j'en séchais su pié.

JULIE. Je vous ai cependant surpris là, prenant votre mal en patience.

MICHEL. Histoire de rire, de passer un moment de tems.

JULIE. Le mariage de M. Arthur et de Mlle Louise va donc avoir lieu enfin?

MICHEL. Mais pas plus tard qu'aujourd'hui.

JULIE. Et... vous croyez qu'elle âime sincèrement son prétendu?

MICHEL. J'l'aurais cru volontiers là-bas... mais ici, ma foi!... alle est de d'puis quèque tems d'eune humeur... d'eune humeur... Faut dire à la vérité qu'a n'se porte pas bien... et quand eune personne souffre... C'est comme monsieur... lui qui était si gai, si avenant...

JULIE. Eh bien?

MICHEL. Eh bien... bourru, grondeur... ne boit pus, n'mange pus... n'dort pus. J'couche dans l'petit cabinet d'auprès d'sa chambre... I n'fait qu's'agiter, que râler... comme un queuqu'zun qu'aurait l'coquemar. J'crois qu'l'air de Paris n'lui vaut rien. (*Bas en voyant entrer d'Escas.*) Tenez, l'v'là, ardez un peu si n'est pas méconnaissab'e.

SCÈNE II.

LES MÊMES, D'ESCAS, *pâle et défait.*

D'ESCAS, *vivement en apercevant Julie.* Que vois-je, vous ici! que venez-vous faire? que voulez-vous?

JULIE. Monsieur...

D'ESCAS. Commérage, curiosité de femme indiscrète.

JULIE. Mais depuis près de deux mois que je suis séparée de mon mari... J'ai écrit, si l'on m'avait seulement répondu...

D'ESCAS. Lui! répondre? vos lettres n'ont pas été à leur adresse... elles sont toutes dans mon cabinet, ce silence aurait dû vous dire...

MICHEL, *à part.* Veut-il pas que l'silence dise quèqu'chose; tyran, va! despote!

D'ESCAS, *à part.* Et venir aujourd'hui! elle n'aurait pas pu attendre à demain!... que faire? (*Jetant les yeux du côté de la fenêtre.*) Louise et Léontine viennent de ce côté. (*A Michel et Julie.*) Retirez-vous... allez...

MICHEL. Où ça?

D'ESCAS. Allez dans votre chambre.

Digitized by Google

MICHEL. Tout d'suite.

(Il prend le bras de Julie.)

D'ESCAS. Et ne paraissez pas de la journée. (*Les poussant.*) Allez, allez donc!

MICHEL, *à Julie en sortant.* Tu vois, v'là comme il est d'venu genti.

SCENE III.

D'ESCAS, *seul.*

Plus le moment approche, et moins je me sens assuré du succès de mon dessein. Oh! c'est que cela est devenu ma vie. Que ceux-là pardonnent, dont le cœur lâche ne peut nourrir aucun ressentiment. J'ai su aimer, moi, aimer de toute l'énergie d'une ame passionnée et brûlante; je sais haïr de même.

SCENE IV.

LÉONTINE, LOUISE, D'ESCAS *assis.*

LÉONTINE. Que me dites-vous, ma chère amie?

LOUISE. Je vous dis la vérité. Je ne mettais pas de passion, moi, dans tout cela. M. de Lucel est un aimable jeune homme; nous nous estimions sans nous aimer follement : un mariage fait dans ces termes pouvait nous rendre heureux l'un et l'autre, et je l'avais espéré...

LÉONTINE, *l'interrompant.* Et cependant vous changez d'avis.

D'ESCAS, *se levant en sursaut.* Comment, que dites-vous?

LÉONTINE, *avec une surprise mêlée d'un peu d'effroi..* Ah!... vous nous avez entendues?

D'ESCAS, *à Louise.* Vous changer d'avis... sur quoi? sur votre mariage!

LOUISE. Oui, monsieur.

D'ESCAS. Quoi! au moment de le conclure, quand tous les points litigieux sont réglés, le contrat signé; quand les préparatifs coûteux sont faits; quand vos amis, les nôtres sont invités; quand l'autel se pare; que la cérémonie est pour ainsi dire commencée!

LÉONTINE. Cela ferait un fâcheux éclat.

D'ESCAS. Ce serait un horrible scandale.

LOUISE. J'en suis désolée... mais il est encore tems de me dédire; dans deux heures il serait trop tard.

LÉONTINE. Mais il n'y a pas de raison...

LOUISE. Il y en a plus que vous ne pensez. Je ne puis me dissimuler que ma santé s'altère, que même mon caractère en souffre. J'ai des vivacités, des impatiences...

D'ESCAS. Auxquelles Arthur se fera.

LOUISE. Vous êtes dans l'erreur. Déjà il s'en montre mécontent..... hier nous avons eu une querelle.

D'ESCAS. Querelle d'amans!... cela n'est qu'un témoignage de sa passion.

LOUISE. Mais, monsieur, il ne m'aime pas!...

LÉONTINE, *vivement.* Que dites-vous!... Vous ne pensez pas cela.

LOUISE. Laissez-moi, je vous prie..... Permettez que je cherche un peu de solitude. (*Pleurant.*) Vous ne savez pas ce que j'éprouve..... à quels accès bizarres et soudains je me sens entraîner sans pouvoir opposer de résistance..... Tenez, je pleure maintenant..... pourquoi? je ne le saurais dire... Je crois que ma tête s'affaiblit..... que ma raison s'égare. Non, je ne ferais pas le bonheur d'Arthur, je ne le ferais pas... Je vous en supplie, n'insistez pas davantage!

(Elle sort.)

D'ESCAS, *troublé.* Je la suis..... je ne la quitte point que je ne lui aie fait abandonner cette résolution insensée.

SCENE V.

LÉONTINE, *puis* ARTHUR.

LÉONTINE. Elle m'a fait trembler!... Vraiment, je ne conçois plus rien à son caractère. (*A Arthur qui entre.*) Ah! c'est vous!... Vous avez été bien peu prudent, bien peu complaisant hier avec Louise..... Comment! une fâcherie, une querelle!...

ARTHUR. Vous ne savez pas comme cela est venu... comme elle l'a amené, provoqué..... comme elle s'est échauffée elle-même à sa propre excitation!... Il devient vraiment fort difficile de vivre en paix avec elle.

LÉONTINE. Allons! un homme!... Vous ne savez pas à quel point elle s'est offensée de cela!... Elle me quitte; elle ne parle pas moins que de rupture...

ARTHUR. De rupture?... de notre mariage?

LÉONTINE. Mon mari est avec elle. Je n'ai pu parvenir à lui faire entendre raison.

ARTHUR. Bon Dieu! il ne fallait pas vous donner tant de peine. Je venais vous déclarer moi-même que j'ai réfléchi... et que ce mariage ne me convient plus.

LÉONTINE. O ciel! que dites-vous! Arthur, est-ce ainsi que vous tenez votre parole! Est-ce là ce que vous m'aviez promis de faire pour mon repos!...

ARTHUR. Si votre repos était compromis, Léontine, je donnerais mon sang, je donnerais ma vie avec joie pour vous le rendre ou pour vous le conserver... mais en quoi maintenant est-il intéressé dans tout cela?

LÉONTINE. Mon ami! je croyais vous l'avoir fait comprendre..... Louise elle-même s'était rendue à mes instances. Vous

Digitized by Google

vous plaignez du changement qui se manifeste dans son humeur,.... mon Dieu! cela n'est que passager... cela tient à un dérangement accidentel de sa santé. Mais, cher Arthur, il faut chercher une autre cause à la révolution qui s'est faite dans le caractère de mon mari. Elle a été soudaine et entièrement inattendue..... Vous avez vu comme sa tendresse pour mon fils s'est brusquement changée en une aversion... à laquelle il n'est que trop certain que je suis en butte moi-même. Il est jaloux... il est jaloux de vous. (Et de qui le pourrait-il être!) Ce mariage lui plaisait... il s'était passionné pour cette idée..... il n'en avait plus d'autre... C'est que sans doute elle le tranquillisait..... c'est qu'il y trouvait un démenti aux soupçons qui lui étaient amers. Arthur, mon ami, je vous en supplie, rendez-moi mon époux, rendez un père à mon enfant!...

ARTHUR. O Dieu! me prier, me supplier! vous Léontine! ordonnez; je suis prêt à tout pour vous montrer ma soumission et mon dévouement. Mais ce sacrifice ne produira pas l'effet que vous en attendez. (*Ici d'Escas ouvre la porte, se disposant à entrer; il s'arrête à la vue d'Arthur qui tient la main de Léontine et qui lui dit ce qui suit avec feu :*) Oh! moi, je n'ai jamais aimé que vous, je n'aime que vous, je n'aimerai jamais que vous.

(D'Escas se retire en refermant doucement la porte.)

LÉONTINE, *tressaillant*. Imprudent, arrêtez.

ARTHUR. Quoi?

LÉONTINE, *avec terreur*. Vous n'avez pas entendu? On a fait du bruit là... Quelqu'un nous écoutait.

ARTHUR. Vous vous trompez. (*Faisant un pas vers la porte.*) Mais il faut voir...

LÉONTINE, *le retenant*. Non. (*Baissant la voix.*) Mais allez trouver Louise, apaisez-la, ramenez-la à nos premières idées. (*Plus bas encore.*) Arthur, soyez assuré que je n'insisterais pas de la sorte, si je n'avais la profonde conviction que votre bonheur tient à cela au moins autant que le mien.

ARTHUR. Léontine! vous le voulez... jamais il n'y aura pour moi de raison plus puissante... de loi plus sainte et plus sacrée.

(Il va pour sortir par le fond.)

LÉONTINE, *lui indiquant une autre porte*. Non, non, par ici.

(Il lui baise la main et sort.)

SCÈNE VI.

LÉONTINE, *puis* D'ESCAS.

LÉONTINE. On a ouvert et refermé cette porte... je n'en puis douter. Qui pouvait-ce être? Mon mari! Oh! j'espère que non... le langage de ce jeune homme était si imprudent!... (*S'avançant doucement vers la porte.*) Voyons donc si, par hasard, encore... (*Au moment où elle met la main sur le bouton du loquet la porte s'ouvre, et d'Escas paraît derrière. Ne pouvant retenir un cri.*) Ah!

D'ESCAS, *avec flegme*. Qu'est-ce? qu'avez-vous donc, madame?

LÉONTINE. Monsieur...

D'ESCAS, *l'amenant par le bras*. Ne vous troublez donc pas ainsi : cela n'a, de votre part, aucune raison... aucun sens. (*La poussant sur un fauteuil.*) Asseyez-vous.

LÉONTINE, *assise*. Mais... vous... monsieur...

D'ESCAS. Eh bien, moi!...

LÉONTINE. Vous ne restez pas debout?...

D'ESCAS. Pardonnez-moi. Mais ne faites pas attention à cela. Que je sois debout, que je sois assis, que vous importe! Vous venez de voir Arthur?

LÉONTINE, *comme si elle n'avait pas entendu*. Monsieur?

D'ESCAS. Vous êtes singulièrement distraite, préoccupée! Je vous demande si vous ne venez pas, à l'instant, de voir Arthur.

LÉONTINE. Ah! M. de Lucel?... Oui, monsieur, oui, il me quitte.

D'ESCAS. Vous a-t-il parlé?...

LÉONTINE, *l'interrompant*. De quoi, s'il vous plaît?

D'ESCAS, *attachant sur elle un regard pénétrant, et après une petite pause*. Mais... de son amour!

LÉONTINE, *se levant*. De son amour.

D'ESCAS, *la faisant rasseoir*. Non pas de celui qu'il a pour vous, mais de celui qu'il ressent en sous-œuvre... ou qu'il a cessé de ressentir pour sa digne fiancée, l'honorable mademoiselle d'Ennery.

LÉONTINE, *pâle et balbutiant*. Pour moi, monsieur!... pour... moi... qui... a pu... vous dire?...

D'ESCAS, *se possédant toujours*. Ce n'est ni lui... ni vous... sans doute... c'est cependant par vous et par lui que la dernière preuve vient de m'en être donnée... là, à l'instant.

LÉONTINE, *se levant encore et avec explosion*. Je ne m'étais pas trompée! vous étiez à cette porte; vous nous écoutiez!

D'ESCAS, *dédaigneusement*. Non... cela serait indigne de moi : j'entrais tout naturellement. En ouvrant la porte, je m'aperçois qu'il est avec vous, qu'il vous parle avec chaleur...

LÉONTINE, *l'interrompant*. Je l'engageais

Digitized by Google

à revoir Mlle d'Ennery, à renouer avec elle...

D'ESCAS, *l'interrompant aussi.* Et à cela il vous répondait : Je n'ai jamais aimé que vous, je n'aime que vous, je n'aimerai jamais que vous? ce sont ses propres expressions; je les ai entendues sans le vouloir; je me suis retiré aussitôt, mais je les ai retenues textuellement; on n'est pas le maître de cela.

LÉONTINE. Monsieur, souffrez que je vous explique...

D'ESCAS. Non, non...

LÉONTINE. Il faut absolument que vous sachiez...

D'ESCAS, *l'interrompant.* Une explication n'est pas nécessaire... pour le moment du moins, (*serrant les dents*) car plus tard nous y reviendrons sans doute. Aujourd'hui, une seule chose m'importe; c'est que M. de Lucel épouse Louise..... plus tard aussi vous saurez pourquoi.

LÉONTINE. Il m'a quitté en faisant voir des sentimens que je puis croire conformes au désir que vous manifestez.

D'ESCAS. C'est bien. Louise elle-même, à qui je viens de dire deux mots, consent...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MICHEL, JULIE.

D'ESCAS, *avec colère.* Qu'y-a-t-il? que voulez-vous? Je vous avais expressément défendu...

LÉONTINE, *étonnés.* Vous ici, Julie?

MICHEL, *répondant à d'Escas.* Vous nous avez défendu de sortir de not' chamb'e, oui, c'est bon. Mais des viv'es... faut avant tout que j'nous en procurions : par après : j'nous tiendrons renfermés tant qui vous plaira.

D'ESCAS. Butor!

MICHEL. En tout cas, pisque vous v'là, vous et madame, permettez que j'vous demandions un p'tit éclaircissement.

D'ESCAS. Sur quoi?

MICHEL. Sus eune chose... (*A Julie.*) Tiens, conte-ça un peu, toi, ma femme, tu sauras mieux t'y prendre que non pas moi.

JULIE, *à d'Escas.* Monsieur...

D'ESCAS. Eh bien!... vous hésitez?

JULIE. Monsieur... c'est que Michel est dans une erreur singulière...

MICHEL, *à lui-même.* Oui, erreur!

D'ESCAS, *à Julie.* A quel propos?

MICHEL. A propos de la chambre..... où est-ce que nous avons couché elle et moi, la nuit de nos noces.

D'ESCAS. Eh! que viens-il nous étourdir!

MICHEL. C'est qu'c'est pus digne d'attention que vous ne pensez.

(Louise entre.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LOUISE.

D'ESCAS, *à part.* Ciel, Louise! (*A Michel et à Julie.*) Retirez-vous... dans un autre moment...

MICHEL. Oh! non; n'y a pas d'meilleur moment, surtout que v'là mam'zelle Louise.

LOUISE. Qu'y a-t-il donc?

MICHEL. Vous allez nous mett'e tous d'accord d'un mot, mad'moselle.

D'ESCAS, *vivement à Louise.* Ne l'écoutez pas. (*A Michel et à Julie.*) Laissez-nous, vous dis-je.

LOUISE, *les retenant.* Pourquoi donc, si je puis à si peu de frais leur être agréable. (*Au mari et à la femme.*) Parlez.

D'ESCAS, *à part.* Oh! je suis sur des charbons ardens!

JULIE, *à Louise.* Eh bien! mademoiselle, puisque vous voulez bien avoir cette bonté, (*montrant Michel*) dites-lui seulement où était votre chambre dans les derniers jours que vous avez habité le château d'Escas. N'est-ce pas la mienne? celle que j'occupais antérieurement, au rez-de-chaussée?

LOUISE. Oui.

D'ESCAS, *à lui-même.* Tout va se découvrir!

LOUISE. C'est monsieur (*elle parle de d'Escas*) qui a voulu qu'il en fût ainsi; il vous a logée, vous, Julie, dans une partie opposée du bâtiment.

D'ESCAS. Mais à quoi bon?...

MICHEL. Puisque ça n'incommode pas mam'zelle Louise... (*A Louise.*) Excusez : c'est que c'n'est pas là précisément l'affaire. Quand tout c'charivari de déménag'ment-là s'est-i-fait? Est-ce bien le jour même de mon mariage avec Julie?

LOUISE. Oui.

MICHEL. Ce jour-là vous avez couché dans la chambre d'en bas?

JULIE. Et moi dans celle d'en haut.

MICHEL. De l'autre côté?

JULIE. De l'autre côté.

MICHEL, *à part.* J'ny suis pas... j'n'y suis pas du tout..... J'étais donc saoul... saoul comme un cordelier... (*D'un ton comique.*) Ça s'peut.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR. Allons, nos amis arrivent..... voici l'heure fixée pour la cérémonie.

(Il présente la main à Louise.)

Digitized by Google

MICHEL, *à part*. C'que c'est que l'vin !

LOUISE, *à Arthur*. Vous consentez donc à m'épouser, monsieur ?

ARTHUR. Louise !..... soyez généreuse : daignez oublier...

(Elle lui abandonne une main qu'il baise avec tendresse.)

JULIE, *bas à d'Escas*. Mais, monsieur, tout cela n'explique pas...

D'ESCAS, *avec impatience*. Eh ! laissez-nous !

LÉONTINE. Voilà tout le monde.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE MÉDECIN, INVITÉS, *etc.*

D'ESCAS. Ne perdons point de tems, partons.

(Il présente la main à Louise.)

LOUISE. Ah !... ah ! mon Dieu !

(Elle pâlit et chancelle.)

D'ESCAS, *la soutenant*. Qu'avez-vous?

LÉONTINE, *s'approchant*. Elle se trouve mal.

ARTHUR. Grand Dieu ! (*Au médecin.*) Voyez donc, docteur.

LE MÉDECIN, *tâtant le pouls à Louise*. La chaleur peut-être..... l'émotion..... (*Avec étonnement.*) Eh mais !...

D'ESCAS, *bas au docteur*. Au nom du ciel! pas un mot...

LÉONTINE. Quoi ?

ARTHUR. Quoi donc ?

LE MÉDECIN, *à lui-même*. Comment!

LÉONTINE. Elle revient.

ARTHUR. Il faudrait la conduire à sa chambre.

D'ESCAS, *vivement*. Eh! point, point. Pourquoi donc cela? La voilà tout-à-fait remise.

LOUISE. Oui, tout-à-fait!..... Qu'ai-je donc eu ?

LE MÉDECIN. Rien, rien, mademoiselle.

ARTHUR, *se récriant*. Rien !

LE MÉDECIN, *avec autorité*. Moins que rien, monsieur... et votre digne tuteur a raison... Il faut conduire mademoiselle à l'église et non dans sa chambre.

D'ESCAS, *donnant la main à Louise*. Allons, allons!

(Il l'entraîne.)

LE MÉDECIN, *à part*. Le mariage efface tout.

MICHEL, *qui s'est approché de lui*. Hein...

LE MÉDECIN. Quoi ?

MICHEL. Rien.

LE MÉDECIN, *lui tournant le dos*. Imbécille!

(On sort. D'Escas donne la main à Louise. Les mariés passent au milieu des invités qui saluent. — Tableau. — La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Au château d'Escas. — Décor du premier acte.

SCENE PREMIERE.

D'ESCAS, *seul. Il est assis devant un secrétaire et écrit. Il paraît mourant.*

C'est cela : datons et signons. (*En écrivant.*) « Au château d'Escas, le...., etc. » Faiblesse, légèreté ; incompréhensible et fatale inaptitude de l'homme! Je meurs. Le peu de liens qui retenaient mon ame unie à ce corps décrépit et usé allaient se rompre, et, faute de ces quatre lignes..... ma vengeance, le sentiment affreux qui s'est emparé de moi... qui est moi, qui est seul ma vie, mon être, ma vengeance, ma chère et juste vengeance pouvait demeurer incomplète, pourquoi? Parce que moi, qui me tue à l'échauffer, à la fomenter dans mon sein, j'étais confiant en moi-même, en la durée de mes jours! J'ajournais l'instant de faire mon testament, d'ôter mes biens à des ingrats à qui ils auraient donné de nouveaux moyens de rire de moi, de m'insulter! Ah! cette peine... la plus grande qui pût leur être infligée, sans doute... ils la sentiront... dans toute son amertume. Je fais mon légataire... unique, universel... l'hospice des Enfans-Trouvés. (*D'une voix sombre et fronçant le sourcil.*) C'est que je vais occasioner un surcroît de dépense à cet utile établissement... il est d'une justice rigoureuse que je le dédommage. (*Il ploie le testament et cachette ensuite un autre papier en forme de lettre.*) Je pouvais mourir même sans qu'Arthur, sans que ses indignes complices soupçonnassent seulement pourquoi je mourais. Etrange oubli. Tout est réparé. (*Il a cacheté la lettre et tient les deux papiers à la main.*) Vienne la mort maintenant!.. elle pourra m'ôter un plaisir, celui de confondre ces misérables et de les voir pâlir à mes accens accusateurs... mais elle ne m'ôtera pas la besogne des mains, elle ne me la fera pas laisser inachevée. (*Il se lève.*) Arthur.... à qui cette lettre est adressée..... saura pourquoi j'ai mis tant d'intérêt à le marier ; il saura pourquoi je me suis occupé avec tant de sollicitude de lui faire obtenir l'honorable mission qui l'a enlevé à ses foyers avant l'expiration de la première semaine de ses noces. Il fallait que sa femme lui devînt chère ; il fallait qu'il pût savourer sans soupçon l'orgueilleux espoir de paternité, dont (par mes soins, toujours par mes soins) il s'enivre déli-

Digitized by Google

cieusement depuis son départ. Oh! quel changement, quand il connaîtra la réalité de tout cela! Quel désespoir, quelle rage! quel malheur! Ce sera comme le mien, Arthur, ce sera comme le mien. (*Il rit convulsivement.*) Ah! ah! ah! cent fois pis que le mien, car tu l'auras mérité.

SCENE II.

D'ESCAS, MICHEL.

MICHEL, *à la cantonnade.* C'est pour Mme de Lucel. Allez donc chez la sage-femme, j'ai pas le tems. (*Entrant.*) Par exemple! en voilà du nouveau.

D'ESCAS. Quoi!

MICHEL. Mme de Lucel qui vient de se mettre au lit, et mon épouse qui prétend... (*Il lui parle bas à l'oreille.*) Sept mois! i disent que c'est un terme!

D'ESCAS, *au médecin qui entre.* Ah! c'est vous? (*A Michel.*) Laisse-nous.

MICHEL. Je voudrais demander à monsieur le docteur...

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR.

D'ESCAS. Laisse-nous.

MICHEL. On s'en va, on s'en va. (*A part, en sortant.*) Aime-t-i à commander! s'rait-i malheureux d'ét'e domestique! (*Revenant.*) Ah! monsieur le docteur... (*Voyant que d'Escas s'impatiente.*) Non, ce n'est qu'un mot. (*Au médecin.*) Est-il vrai qu'à sept mois, un enfant... (*Il dit le reste à l'oreille du médecin.*) Hein?

LE MÉDECIN. Cela est très-vrai. (*Riant.*) Il y en a même qui viennent beaucoup plus tôt et qui n'en sont pas moins légitimes.

MICHEL. Ah? Eh bien! moi... j'sais pas... mais... j'aurais pas beaucoup d'confiance; ça dépend des idées.

D'ESCAS, *à Michel.* Va seller un cheval, gagne la première poste et rends-toi à franc étrier auprès de M. de Lucel: tu lui feras part de ce qui se passe et lui diras de venir sans délai. (*Bas.*) Avant que tu partes, j'aurai un autre ordre encore à te donner.

MICHEL, *de même.* Suffit.

(Il sort.)

SCENE IV.

D'ESCAS, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN. Est-ce de Mme de Lucel qu'il parle? Il n'y a que six mois qu'elle est mariée...

D'ESCAS. Il y en a sept... sept: votre mémoire, à cet égard, ne vous sert pas aussi bien que la mienne. L'époque ordinaire est devancée... ou paraîtra l'être... Nous comptons sur un peu de complaisance de votre part. Le préjugé nous favorise... il ne s'agit pour vous que de le confirmer... en déclarant... que l'événement n'a rien de contraire... aux lois de la nature. Je le dirai donc à mon pupille et vous ne me démentirez pas... je lui dirai que vous ne trouvez rien que de très-ordinaire dans ce qui arrive. C'est que, voyez-vous, mon ami, il ne faut pas que la plus légère atteinte soit portée aux sentimens qu'il ressent pour sa femme, et qu'il ne manquera pas d'éprouver pour son enfant.

LE MÉDECIN. C'est un raffinement de délicatesse que j'ai peine à comprendre... car, pour son compte... il sait au juste ce qu'il en est. N'importe, je ferai ce que vous me demandez; j'aurai l'air d'être entièrement dans l'erreur. Je ne mets pas d'amour-propre à cela: je ne suis pas de ces empiriques qui, avant tout, veulent paraître infaillibles

D'ESCAS. C'est un service... personnel que vous me rendrez... et je vous en remercie d'avance.

LE MÉDECIN. Ah ça, parlons de vous. Etes-vous enfin décidé à faire quelque chose pour combattre le dépérissement effrayant de votre santé? Il est tems, je vous en avertis. Vous changez à vue d'œil... et ce mal vous a attaqué soudain... sans que personne puisse s'en expliquer la cause. Votre épouse me le disait dernièrement... elle en est profondément affligée...

D'ESCAS, *se tournant vivement vers lui, et avec étonnement.* Elle?

LE MÉDECIN, *s'emparant de son pouls et attachant sur lui un regard pénétrant.* Mon ami... une fièvre lente et continue vous mine sourdement. Vos nuits sont livrées à une insomnie dévorante... et vos jours à de pénibles et douloureuses pensées... Un chagrin profond et cruel s'est glissé dans votre cœur... qu'il ronge et torture sans relâche.

D'ESCAS, *frissonnant.* Moi!

LE MÉDECIN, *avec calme et autorité.* N'entreprenez pas de le nier: mon art m'en donne l'assurance. Mais il est impuissant contre le désordre auquel vous êtes en proie, d'Escas... la médecine n'a rien à faire ici... l'amitié seule pourrait avec quelque efficacité...

D'ESCAS, *l'interrompant.* L'amitié!...

LE MÉDECIN. Oui, il est un cœur dans lequel le vôtre pourrait s'épancher avec confiance.

D'ESCAS. Quelle personne, si fort estimée de vous, vous paraît donc en effet digne d'une si grande confiance?...

LE MÉDECIN. Est-il besoin que je vous la nomme? Je veux parler de madame d'Escas... de votre femme.

D'ESCAS. De... ma femme! Ah!... fort

Digitized by Google

bien. oui... oui, mon cœur s'épanchera dans le sien... oui... je lui ferai connaître le secret de mes peines!.. Mais le moment n'est pas encore venu.

SCENE V.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE, *au médecin.* Vite, vite, monsieur, suivez-moi. Votre présence auprès de madame de Lucel est absolument nécessaire.

LE MÉDECIN. Me voici. (*A d'Escas.*) Songez à ce que je vous conseille en ami... en honnête homme.

D'ESCAS. Et vous, n'oubliez pas ce que vous venez de me promettre.

LE MÉDECIN, *à Julie.* Allons, conduisez-moi.

SCENE VI.

D'ESCAS, *puis* MICHEL.

D'ESCAS. Il a raison... l'ami naturel, le confident, le consolateur des peines de l'homme, c'est sa femme, c'est l'être dont il a fait la moitié!... la plus chère moitié de lui-même. (*Tombant sur un fauteuil.*) Oh! les misérables! quel trésor ils m'ont volé!

MICHEL, *en blouse et en sabots.* Monsieur, monsieur...

D'ESCAS. Eh bien! Mais pourquoi te tiens-tu à cette porte? Entre donc.

MICHEL, *s'avançant lentement.* C'est que... (Il indique son vêtement.)

D'ESCAS, *toujours assis.* En effet; comme le voilà harnaché!

MICHEL. C'est que j'viens d'harnacher le ch'val, de l'panser...

D'ESCAS, *se levant.* Es-tu prêt à partir, enfin?

MICHEL. Ah! tout fin prêt. (*Mystérieusement.*) Mais dites-moi donc un peu : si je n'partais pas?

D'ESCAS. Quand je te l'ai ordonné?

MICHEL. Dam! est-ce pas pour aller chercher M. Arthur, que vous m'avez dit d'monter à ch'val?

D'ESCAS. Eh mais! sans doute.

MICHEL. Eh ben! vous ne savez pas : il est arrivé.

D'ESCAS, *vivement.* Arthur, le vicomte de Lucel?

MICHEL. Lui-même. Si vous voulez, pourtant, j'partirai.

D'ESCAS. Imbécille!

MICHEL. Vous n'avez qu'à dire un mot.

D'ESCAS. Butor!

MICHEL. Ah! pas un mot comme ça, par exemple.

D'ESCAS. Où est-il?

MICHEL. Qui?

D'ESCAS. M. de Lucel.

MICHEL. Il est dans la chambre de madame son épouse. Il l'a demandée tout de suite en arrivant. « Mon épouse? qu'il a dit comme ça, où est madame mon épouse, ma chère Louise? — Monsieur, que je lui ai répondu, pour le présent madame est au lit.—Quoi! à c'te heure-ci, de l'heure qu'il est? O ciel! s'rait-elle indisposée?—Monsieur... sauf vot' respect, all' est indisposée si vous voulez; mais... » Bref, je lui ai déclaré la chose purement... et simplement.

D'ESCAS. Et qu'a-t-il dit?

MICHEL. Ah! il a dit... dans l'premier moment i n'a rien dit du tout... Il a ouvert des yeux, il a éclairé comme un chat à qui on prend la queue dans eune porte.

D'ESCAS. Et ce premier moment passé?

MICHEL. Il a pris ses jambes à son cou, et, sans proférer un *iota*, il a couru tout fin droit à la chamb'e de l'accouchée. Au fait, puisque le docteur dit que n'y a rien d'estraordinaire... i doit l'savoir, lui. D'ailleurs, c'est un jeune homme, M. Arthur : pourquoi êt'e jaloux? ça s'rait eune bêtise. Ah ça! faut débrider l'cheval et l'rentrer à l'écurie?

D'ESCAS, *après un petit tems.* Non... car j'ai à t'envoyer... autre part encore. (*Lui prenant la main.*) J'attends encore de toi un acte de dévouement... de courage peut-être, bon Michel... ce sera le dernier.

MICHEL. Pourquoi l'dernier? Parlez, employez-moi : pour vous, n'y a rien qu' je n'sois prêt à faire.

D'ESCAS, *avec mystère.* Eh bien! donc, cet enfant que j'ai fait ramener de nourrice... la semaine dernière...

MICHEL, *du même ton.* Monsieur vot' fils?...

D'ESCAS. Oui. Il faut que cette nuit..... quand tout le monde ici reposera... il faut, dis-je, que tu t'en empares furtivement... et que tu le conduises...

MICHEL. Où çà?

D'ESCAS. On vient; je te le dirai. Retire-toi; va m'attendre dans le parc à l'entrée du petit bois.

MICHEL, *en sortant.* C'est ma femme. J'vas au p'tit bois.

SCENE VII.

D'ESCAS, JULIE.

D'ESCAS. Eh bien! Julie, vous venez de chez Mme de Lucel?

JULIE. Oui, monsieur.

D'ESCAS. Son mari est auprès d'elle?

JULIE. Oui..... et sa présence a causé à la pauvre dame une émotion fâcheuse : le docteur me l'a dit.

Digitized by Google

D'ESCAS. Et qu'a dit Arthur, lui, monsieur le vicomte, en voyant que le tems avait marché si extraordinairement vite en cette circonstance?

JULIE. Il a été d'abord fort étonné; mais le docteur lui a dit que cela était loin d'être sans exemple; il s'est rassuré. Au fait, il connaît sa femme; nous la connaissons tous: elle ne lui a donné aucun sujet de méfiance, aussi il lui montre un intérêt... Il sera enchanté d'être père.

D'ESCAS. C'est bien... c'est bien. (*A part.*) Ah! qu'il se réjouisse, qu'il ouvre son ame à la félicité que j'ai connue un instant..... et qu'il la perde comme moi.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

JULIE, *puis* ARTHUR, LÉONTINE.

JULIE. Je ne comprends rien à ce vieillard-là. Après tous les mécontentemens qu'ils lui ont donnés... il s'occupe encore d'eux avec un soin!... il est meilleur chrétien que moi.

ARTHUR, *pâle*. Non, je ne saurais tenir au spectacle de ces cruelles douleurs. Ah! que ne les puis-je détourner sur moi! j'aurais mille fois plus de courage pour les supporter que je n'en ai à les lui voir souffrir.

LÉONTINE. Calmez-vous, mon ami. Le ciel lui donnera la force dont elle a besoin.

JULIE, *à part*. Ah! je vais l'implorer pour elle.

(Elle sort.)

SCENE IX.

LÉONTINE, ARTHUR.

LÉONTINE. Vous avez, dites-vous, couru jour et nuit pour nous arriver un peu plus tôt; vous êtes brisé de fatigue, sans doute. Savez-vous ce que vous devriez faire? (*Indiquant la porte de gauche.*) Entrez là, dans cette chambre; prenez-y quelques instans de repos.

ARTHUR. Cette chambre! elle fut habitée par elle.

LÉONTINE. Vous y serez seul, tranquille... et dès qu'il y aura quelque chose d'heureux à vous annoncer...

ARTHUR. Non, non. Oh! du repos, du sommeil quand les souffrances de celle à qui je vais devoir tant de félicités, jettent de si effroyables angoisses dans mon cœur! Du repos! les espérances, les craintes qui m'obsèdent sauraient bien l'éloigner de moi. Non, non, je veillerai; et, puisque vous êtes assez bonne pour m'accorder cet intérêt... ah! dont je suis bien reconnaissant!... sachez que l'agitation, le mouvement, me seront plus salutaires que ce que vous me proposez. Léontine, je vais donc être père! concevez-vous mon bonheur? Les graves pensées qu'une profession austère a depuis quelque tems développées dans mon esprit, me montrent sous un jour solennel et nouveau les nouveaux devoirs qui vont m'être imposés. O ma noble et digne amie! que d'actions de grâces nous devons à la Providence, qui nous a conduits au port à travers tant d'écueils au sein desquels nous pouvions nous abîmer et nous perdre! voilà ma mission terminée; je vais revenir à des occupations régulières et paisibles. Nous ne nous quitterons p us; tous nos jours s'écouleront purs et rians dans les épanchemens de l'amitié et de l'intimité la plus douce. Vous, votre mari, ma femme... et mes enfans, ces innocentes et douces créatures que nous entourerons tous de soins non moins prudens qu'affectueux! Ah! le tableau de ce bonheur m'attendrit, m'exalte. Jamais, jamais il n'y eut d'êtres humains plus fortunés, plus favorisés que nous.

LÉONTINE, *lui prenant la main et d'un ton mélancolique*. Mon ami!... ah! puisse la réalité ne pas démentir trop cruellement ces légitimes espérances!

ARTHUR. Il n'y a pas de raison pour cela. Léontine... je vous apporte... je viens remettre entre vos mains un dépôt... qui ne doit plus rester dans les miennes. (*Baissant la voix.*) Une lettre que j'ai longtems portée là.... sur mon cœur...

(Il tire un petit portefeuille de sa poche, et va pour y prendre un papier; d'Escas paraît.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, D'ESCAS.

LÉONTINE, *bas et vivement*. Voici mon mari.

(Arthur remet le portefeuille dans sa poche.)

D'ESCAS, *qui a aperçu la lettre*. Je me hâte de vous apporter une nouvelle qui ne saurait vous être indifférente: madame de Lucel vient de vous rendre père d'une fille.

ARTHUR. Quoi! se peut-il!... ah! mon ami! quel bien vous me faites! (*Il se jette à son cou. A Léontine qu'il veut embrasser aussi.* Venez, venez!

D'ESCAS, *se plaçant devant lui et le retenant*. Non, restez, vous. L'avis du médecin est que votre présence pourrait causer à la jeune mère une émotion dangereuse; d'ailleurs, j'ai à vous parler.

Digitized by Google

LÉONTINE. Eh bien ! je me rends auprès d'elle. Je lui dirai combien cet heureux événement vous fait éprouver de joie, et, dès que vous pourrez paraître, je viendrai vous avertir.

(Elle sort.)

ARTHUR, *dans le plus grand trouble*. Allez, allez... oh ! n'y manquez pas.

SCÈNE XI.

D'ESCAS, ARTHUR.

ARTHUR. Je ne sais où j'en suis.

D'ESCAS. C'est le contentement, le bonheur, le plaisir ineffable d'être père.

ARTHUR, *riant*. Oh ! oui, oui.

D'ESCAS. N'est-ce pas qu'il n'y a rien de plus doux, rien de plus ravissant au monde?

ARTHUR. Rien, rien ! vous avez raison.

D'ESCAS. C'est que je sais ce que c'est... je l'ai éprouvé. Oh ! oui, j'ai un instant connu ces délices, cette ivresse de joie et de félicité. Ne craignez pas de vous y abandonner devant moi, mon ami, mon bon Arthur. Il n'y a pas long-tems encore..... un an tout au plus, vous m'avez vu moi-même m'y livrer sans contrainte en votre présence. (*Lui prenant la main.*) Vous vous en souvenez?

ARTHUR, *avec abandon*. Mon ami..... mon père... car vous êtes mon père, vous qui m'avez donné tant de marques d'affection, qui avez prodigué tant de soins à mon enfance.

D'ESCAS. Oui..... oui, je vous ai aimé comme un fils... j'ai eu pour vous des sentimens de père.

ARTHUR. Et vous les avez encore; j'en ai chaque jour des preuves qui me pénètrent de reconnaissance et d'attendrissement.

D'ESCAS. Oh ! oui... vous êtes reconnaissant, vous.

ARTHUR. Vous avez promis que vous nommeriez mon enfant... vous allez être le parrain... vous serez aussi le père de ma fille. Nous lui donnerons un nom qui vous est cher et que j'aime aussi, moi. Nous l'appellerons Léontine. (*D'Escas frémit.*) Madame d'Escas voudra bien être la marraine. Mais elle... tarde bien... je suis impatient d'aller exprimer à Louise...

D'ESCAS. Modérez-vous, soyez un peu plus maître de vous-même. Je vous répète que j'ai quelque chose à vous... un secret à vous communiquer. Tenez, asseyons-nous.

ARTHUR, *quand ils sont assis*. De quoi s'agit-il?

D'ESCAS. Le voici... donnez-moi toute votre attention. C'est un crime qui a été commis... oh ! un crime abominable : un ingrat qui a égorgé, assassiné lâchement son bienfaiteur.

ARTHUR. Assassiné !

D'ESCAS. Pis, cent fois pis que cela... Mais pour ces choses atroces le langage des hommes n'a pas d'expression. L'infâme dont je vous parle est un jeune homme... son bienfaiteur, un vieillard, un pauvre vieillard sans force que peut-être il a cru sans énergie. Savez-vous ce qu'il lui a fait; quelle âcre et épouvantable amertume il a versée sans pitié dans ce cœur où il savait qu'il n'y avait pour lui que des sentimens tendres et généreux? (*Arthur jette des regards fréquens sur la porte du fond par laquelle il attend Léontine.*) Vous ne m'écoutez pas.

ARTHUR. Pardonnez-moi.

D'ESCAS. Oh ! écoutez, écoutez : ceci mérite toute votre attention.

ARTHUR. Je ne perds pas une de vos paroles.

D'ESCAS. Ce jeune homme donc... (je ne veux pas le qualifier, vous trouverez vous-même les épithètes qui lui conviennent) ce jeune homme a souillé le lit de son bienfaiteur. Il s'est dit : je suis jeune, il est vieux, il me sera facile de séduire sa femme. Et la femme du vieillard a été séduite, et le vieillard l'a su (car rien ne demeure caché), et le bon homme avait un enfant... (*pleurant malgré lui*) un petit enfant qu'il aimait plus que son reste de jours... et il s'est dit : ma tendresse est peut-être ridicule... cet enfant est peut-être un fruit infâme de débauche et d'adultère. Alors il prit sa femme en haine, il cessa d'aimer le petit enfant, et tout devint aride, désert autour de lui. Un vieillard qui n'est pas aimé et qui n'aime pas... est un être effroyablement malheureux. Tel est le sort qu'à celui-ci le jeune homme a fait sans remords, sans regret.

ARTHUR. Oh ! il est bien coupable !

D'ESCAS, *avec une horrible énergie*. Coupable... oui : j'ai fait donner, sous mes yeux, la question à cent misérables, j'en ai envoyé cent au gibet et à la roue qui ne le méritaient pas autant que lui. Mais il est bien puni toutefois.

ARTHUR. Il est puni?

D'ESCAS. Oh oui ! le vieillard était moins débile qu'on ne le supposait; dans son corps ruiné par le travail et le cours des ans, il y avait une ame capable d'énergie et de ressentiment. Il se rendit maître de son indignation, il la concentra là, au

Digitized by Google

fond, dans le plus profond de son cœur, et ne souffrit pas qu'elle éclatât. C'était un supplice horrible, il le porta patiemment, il vécut avec l'ingrat comme il avait fait jusqu'au moment de la découverte du crime : bon visage, façons amicales. Mais il ne le perdit plus de vue, il régla, guida tous ses pas et, de loin, l'achemina vers un abîme... oh! un abîme... à faire dresser les cheveux et crier merci au plus résolu. Il y est arrivé, et le vieillard va l'y pousser de sa main impitoyable.

ARTHUR, *avec une terreur vague*. Arrivé!... dites-vous?

D'ESCAS. Oui. (*Précipitant un peu son débit.*) La peine qu'il va subir est la plus juste de toutes les peines... Il l'a conseillée lui-même : c'est le talion.

(Il se lève.)

ARTHUR, *se levant aussi*. Le talion?...

D'ESCAS. Oui, il est marié, et sa femme (présent que lui a fait le vieillard), vient de lui donner un enfant... (*souriant avec cruauté*) dont il n'est pas le père.

ARTHUR, *avec horreur*. Comment!

D'ESCAS, *avec explosion*. Ah! l'heure de la vengeance est arrivée, elle est arrivée enfin! le bienfaiteur outragé tient en sa présence l'ingrat, l'infâme, le serpent qu'il avait réchauffé dans son sein... il le tient pâle, pantelant, commençant à jeter un regard de terreur, non sur son crime, mais sur le châtiment qu'il entrevoit... cet abîme où je vous disais qu'il allait être précipité.

ARTHUR, *éperdu*. Monsieur, monsieur!

D'ESCAS, *criant*. Il ne me reste qu'à vous nommer le lâche et tout sera consommé.

ARTHUR, *criant aussi*. Ne le nommez pas... pas à présent : à présent je ne veux pas le connaître.

(Il veut s'éloigner.)

D'ESCAS, *le retenant*. Quand je ne le nommerais pas, tu ne le connaîtrais pas moins, traître. Mais au remords qui te le crie, je veux joindre ma voix qui te le fera entendre plus rudement encore.

ARTHUR, *défaillant*. Non, non.

D'ESCAS, *le saisissant au collet et le foudroyant de sa voix*. Ce perfide est mon fils d'adoption, c'est Arthur, Arthur, vicomte de Lucel.

(Il le repousse avec force. Arthur tombe sur le parquet, privé de sentiment. D'Escas, étonné, porte sur lui un regard exprimant quelque regret de ce qu'il vient de faire.)

D'ESCAS, *sonnant et appelant*. Holà! quelqu'un! holà! (*S'approchant d'Arthur, mais s'arrêtant.*) Que fais-je! quelle indigne compassion! (*Il se jette dans un fauteuil.*) Quelle faiblesse!

ARTHUR, *se soulevant sur un bras*. Voilà ce que tu as fait, vieillard! voilà le projet d'enfer que tu as si long-tems couvé dans ton sein.

D'ESCAS, *abattu*. Ne me fais pas de reproche, regarde-moi... tu verras qu'on en meurt.

ARTHUR, *se levant et d'un ton déchirant*. Mais cela n'est pas vrai; ce n'est qu'un jeu (un jeu cruel), rien de plus, n'est-ce pas?

D'ESCAS. Cela est vrai, ta femme a été flétrie comme la mienne. (*Indiquant la porte de droite.*) Voilà le lieu où ce premier pas de ma vengeance a été fait... il y a neuf mois... et aujourd'hui un enfant... va être baptisé sous ton nom.

ARTHUR. Horreur et malédiction! (*S'approchant de d'Escas et lui parlant avec fureur.*) Mais il me faut des preuves; on ne croit pas sur parole à de telles abominations, et, d'abord, quel est celui qui a fait l'outrage?

D'ESCAS. Ce fut un homme, jeune comme toi... dispos comme toi.

ARTHUR, *avec explosion*. Ah! tant mieux! Son nom! son nom! il faut que je me venge à mon tour, et que, surtout, ma vengeance soit plus prompte que la vôtre. Allons, le nom du séducteur?

D'ESCAS, *qui vient d'apercevoir Michel par une fenêtre, vers laquelle il entraîne Arthur*. Le séducteur? le voilà! Ce misérable, couvert de haillons, Michel, c'est lui.

ARTHUR, *n'en croyant pas ses yeux*. Oh! mais... je suis en proie à une illusion infernale. Rien de ce que je vois, rien de ce que je viens d'entendre... rien de ce qui se passe autour de moi n'est réel.

D'ESCAS. Cet homme, le jour de son mariage, a été trompé... il a cru que là... (*il indique la porte de gauche*) que là..... était la chambre de sa femme. Vous étiez à Paris cette nuit-là... et...

ARTHUR, *au désespoir*. Assez, assez!

D'ESCAS. Eh bien?... je suis bien vengé! vous êtes bien malheureux, n'est-ce pas... aussi malheureux que moi-même.

ARTHUR, *tombant sur un fauteuil*. Oh! je le suis... à désirer que la foudre m'anéantisse sous vos yeux. Mais non, non pas comme vous cependant... car le crime ne pèse pas sur ma conscience. Vieillard implacable, quel cœur, quelle ame as-tu donc? Quoi! bourreau! tu as ainsi frappé autour de toi, frappé, donné la mort en furieux, en aveugle!

D'ESCAS. En aveugle!

ARTHUR. J'ai été coupable, moi, oui, j'en conviens, coupable d'un moment

Digitized by Google

d'oubli. Jeune homme, j'ai aimé la jeune femme que tu plaçais devant moi. Pourquoi en avais-tu fait la tienne? Pourquoi cette union impie, pourquoi cette monstrueuse alliance de l'âge en sa décrépitude, et de la jeunesse en sa fleur. Mais tu as été impitoyable, je le serai aussi. Je te dis que ton malheur surpasse mille fois le mien. Ta femme que tu veux priver de son enfant, ta femme que tu veux faire mourir dans les lentes tortures de son désespoir de mère...

D'ESCAS, *avec impatience.* Eh bien? eh bien?

ARTHUR. Elle est innocente. (*Mouvement de d'Escas.*) Oui, innocente. (*Tirant son portefeuille.*) En voici la preuve... lis cette lettre... la seule faveur qu'en ait jamais obtenue ma tendresse... je la lui rapportais... je m'en séparais aujourd'hui... elle serait entre ses mains... et inutile à sa justification! Le ciel a permis qu'il en fût autrement. (*Lui mettant la lettre sous les yeux.*) Lisez, lisez. (*D'Escas, frappé de stupeur, tient ses yeux fixés sur la lettre qu'Arthur lui lit en suivant chaque mot du doigt.*) « Cédant au premier mouvement » de mon indignation après votre inconce- » vable témérité de cette nuit, je voulais » tout faire connaître à mon mari. Mais » j'ai pensé que ce serait troubler inutile- » ment son repos, et vous perdre sans re- » tour. Je garderai le silence. Je vous crois » honnête, ouvrez les yeux. Je puis, non » pardonner, mais oublier votre offense. » Oubliez-la vous-même, et que votre » conduite décide de la mienne. » (*Avec force après avoir lu.*) Est-elle coupable, celle qui a écrit cela?

(D'Escas se couvre la figure de ses mains, et tombe accablé dans son fauteuil.)

SCENE XII.

LES MÊMES, LÉONTINE.

LÉONTINE, *éplorée.* Ah! cher Arthur!... Mais qu'avez-vous? êtes-vous donc déjà instruit de l'horrible événement?...

ARTHUR. De quel événement voulez-vous parler?

LÉONTINE, *douloureusement.* Ah! vous l'ignorez, malheureux! Préparez-vous, mon ami... appelez toutes les forces de votre ame... (*Pleurant.*) Louise... la mère de votre enfant...

ARTHUR, *d'une voix sombre.* La mère de mon enfant!...

LÉONTINE. Vous ne la verrez plus; elle n'a pu donner la vie à votre fille... qu'en la perdant elle-même. Les secours de l'art... nos soins empressés... rien n'a pu la sauver.

ARTHUR, *criant à l'oreille de d'Escas qui est immobile dans son fauteuil.* Entendez-vous?... entendez-vous, monsieur.

D'ESCAS, *comme sortant d'un évanouissement profond.* Quoi?.. morte! elle... jeune... pleine de force... et de santé... Léontine! Léontine!... (*Il lui prend une main.*) Ah! bientôt aussi... bientôt j'aurai cessé de vivre.

LÉONTINE. Vous!

D'ESCAS. Pardonnez-moi!... dites... oh! dites que vous me pardonnez.

LÉONTINE. Et quelle offense m'avez-vous faite?

D'ESCAS, *faisant effort pour se lever.* Aidez-moi... aidez-moi... vous aussi, Arthur. (*On lui obéit; il va au secrétaire où il a mis son testament et une lettre pour Arthur, à la première scène, et il les déchire.*) J'anéantis ces papiers... vous les... brûlerez... sans les lire... je défends qu'on les lise. Un voile... s'étend... sur mes yeux... un froid... glacial... pénètre jusqu'a mon cœur... (*On est obligé de le rasseoir.* Je voudrais voir... mon fils...

LÉONTINE. Quoi! mon enfant!...

D'ESCAS. Le vôtre... le mien, veillez bien sur lui... cette nuit, cette nuit surtout... ne le quittez pas. Arthur... bientôt... rien ne s'opposera plus à ce que ceux qui s'aimaient... qui étaient dignes l'un de l'autre... (*Poussant un soupir.*) Ah!... ah! je meurs.... J'ai été... cruel... j'ai cru être juste... vos mains... (*Il leur prend à chacun une main et tombe à genoux entre eux.*) Priez pour moi!

ARTHUR, *pleurant.* Ah! voilà donc où le soupçon peut conduire un vieillard!

(La toile tombe.)

FIN.

Digitized by Google